

Avertissement

Cet ouvrage a été numérisé puis sauvegardé au format PDF « avec image sur le texte ». En cas d'exportation de certains passages vers un traitement de textes, il est donc possible qu'apparaissent les mauvaises interprétations du logiciel de reconnaissance optique de caractères (OCR).

OEUVRES
DE
CALLIMAQUE

TRADUCTION NOUVELLE

AVEC NOTICES ET NOTES

DE

JOSEPH TRABUCCO



PARIS
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

NOTICE SUR CALLIMAQUE

L'œuvre de Callimaque passe communément pour l'expression essentielle de la poésie alexandrine. Alfred Croiset écrit : « Callimaque, fils de Battos, est incontestablement le « maître du chœur ». Par le nombre de ses ouvrages, par leur diversité, par leurs qualités et par leurs défauts, il est comme le type même du poète alexandrin. » Et M. Emile Cahen dans le récent et magistral ouvrage qu'il lui a consacré* le nomme « le plus grand représentant » de l'alexandrinisme.

I. — La Vie.

C'est Cyrène qui l'a donné à Alexandrie. Il y naquit entre 310 et 305. On ne sait rien de ses parents, sauf que son père s'appelait Battos et sa mère Mesatma ou Megatima. A l'en croire, c'est d'un plus illustre Battos qu'il tenait son titre de « Battiade » : il prétendait descendre du héros fondateur de la ville, l'ancêtre des anciens rois. Il semble que sa famille ait souffert des troubles qui marquèrent l'histoire de la cité dans le dernier quart du iv^e siècle, et que le loyalisme du poète à l'égard des Lagides, qui ramenèrent l'ordre, ait été, pour une large part, fait de gratitude. Ce qui est sûr, c'est que Cyrène resta toujours présente au cœur du poète : l'*Hymne à Apollon* en porte témoignage.

Comment grandit-il ? quelle fut son éducation ? Ici

* *Callimaque et son œuvre poétique*, par Émile Cahen. De Boccard, Paris, 1929.

encore nous sommes réduits aux conjectures. On peut supposer qu'il voyagea, et il est assez probable qu'il fit un séjour à Athènes, où il suivit les leçons du philosophe Praxiphane de Mitylène. Mais Athènes appartenait déjà au passé. Ayant fait ses dévotions aux grandes Ombres, le jeune Callimaque prit le chemin de la ville où allait battre désormais le cœur de la civilisation hellénique. Il arriva à Alexandrie entre 290 et 285. Il ne devait plus la quitter. Ses débuts y furent modestes : ceux du jeune intellectuel pauvre. On sait qu'il fut maître d'école, dans un faubourg de la ville, à Eleusis. Deux épigrammes, mêlant la plainte de la pauvreté à la plainte amoureuse, l'une, amère, où le poète reproche à Ménippe de le dédaigner parce qu'il n'a pas d'argent, l'autre où la faim est vantée comme le remède souverain de l'amour, nous gardent le souvenir de cette jeunesse impécunieuse.

De l'amour il a connu tout ce qu'en pouvait connaître sans honte un homme de son temps : l'amour des garçons comme celui des femmes. C'est « l'amour qui n'ose plus dire son nom » qui lui a dicté le bel aveu de passion à Archinos — j'entends beau littérairement — : « Arrivé chez toi, je n'ai pas crié, je n'ai pas prononcé de nom; j'ai seulement baisé le seuil. Est-ce un crime? alors, oui, je suis criminel. » Il a su aussi le prix de l'amitié, comme l'atteste l'épigramme à Héraclite.

Mais ni le charme des entretiens amicaux, ni la beauté des femmes et des éphèbes ne remplissaient la vie du jeune Cyrénéen, débarqué à Alexandrie pour y cueillir la gloire littéraire. Sous l'impulsion des Ptolémées, Alexandrie était devenue la ville des poètes et des savants. Ptolémée Soter y avait déjà rassemblé de très nombreux livres. Son fils, Philadelphie, continuait, en l'amplifiant, l'œuvre paternelle. Par ses soins s'installait la Bibliothèque qui devait un jour compter 700.000 volumes. Il fondait le Musée, à la fois temple, Académie et Université. L'ambition de tous les hommes de lettres d'Alexandrie était évidemment d'être admis dans cette maison des Muses, que le railleur Timon appelait leur « volière ».

Callimaque, auteur déjà de plusieurs poèmes, y fréquentait. La faveur de Ptolémée, qu'il avait loué dans l'*Hymne à Zeus*, et à l'instigation de qui il devait composer l'*Hymne à Délos*, l'y fit entrer officiellement, vers 280, comme « attaché » à la Bibliothèque.

Voilà donc Callimaque fonctionnaire royal, favori du prince. Faut-il crier, comme on l'a fait, à la courtesanerie? Le reproche ne l'atteint pas plus qu'il n'atteint Virgile et Horace, fait remarquer dans un juste esprit de relativisme historique M. Emile Cahen. « La paix, écrit-il, la prospérité, une exacte administration, les lettres honorées, les savants pensionnés, c'est un tableau qui ne diffère pas tant de celui qu'offrit deux siècles et demi plus tard l'empire d'Auguste. » Comment Callimaque n'aurait-il pas su gré aux Ptolémées de ces bienfaits?

C'est une opinion commune que l'auteur des *Hymnes* succéda à Zenodote dans la charge de Bibliothécaire. Mais ce n'est pas très sûr. En tout cas la Bibliothèque lui fut un bon refuge pour l'étude et la poésie. Dans les années qui suivent sa nomination d'« attaché », il compose son ouvrage capital : *Les Causes*. Les travaux d'érudition pure l'occupent aussi et de plus en plus : il prépare, et, à partir de 270, rédige un vaste répertoire bibliographique : *Les Catalogues*.

Cependant la publication des *Causes* avait ému la gent littéraire. L'œuvre était nouvelle : elle fut critiquée. Les adversaires de Callimaque le disaient de souffle court, incapable d'un long poème suivi. On lui opposa Antimaque, l'auteur d'une *Lyde* que Callimaque dit « lourde et sans élégance », et d'une épopée, la *Thébaïs*. C'est pour répondre à cette cabale et non à Apollonios qu'il écrivit l'*Hécalé*. C'est Antimaque et non Apollonios que vise l'épigramme adressée à Lysanias : « Je hais le poème cyclique. »

Mais plus célèbre est la querelle avec Apollonios, trop célèbre même, puisqu'ainsi que je viens de l'indiquer, on y rapporte souvent ce qui ne lui appartient pas. Elle

éclata lorsque Apollonios eut donné ses *Argonautiques*. M. Cahen, qu'il ne faut pas se lasser de citer, note que « la querelle d'Apollonios et de Callimaque apparaît comme une suite de la polémique des *Aitia* » (c'est le nom grec des *Causes*); et il montre comment le poème du disciple devait merveilleusement irriter le maître. Apollonios y reprenait la légende des Argonautes, qui avait fait la matière de plus d'un épisode des *Causes*. Il la reprenait dans un de ces longs poèmes en horreur à Callimaque. Ce n'était pas seulement dans le choix du sujet, c'était dans le détail et jusque dans la coloration générale que les *Argonautiques*, montraient l'influence de Callimaque. Mais cela même soulignait l'opposition de leur auteur au poète des *Causes* sur un point tenu par celui-ci pour capital. Il y avait là une sorte de défi, M. Cahen dit : une trahison. « Si l'on pouvait unir à l'agrément et au fini des tableaux familiers, à la nette élégance des souvenirs érudits, l'intérêt soutenu et la majesté d'une grande action épique, la doctrine de Callimaque, mépris du « cycle » et du « long poème », recevait un démenti; on utilisait ses leçons pour en rejeter l'essentiel ». Callimaque ne fut pas tendre pour le délinquant. Poète célèbre, chef d'école, favori du roi, il tenait dans sa main le sort des débutants. Il le fit bien voir à Apollonios, dont l'ouvrage tomba à plat, et qui dut se retirer à Rhodes.

La tradition attribue à celui-ci une épigramme où le vaincu dit son fait au vainqueur : « Callimaque, le maudit, le mauvais plaisant, la tête de bois... » Mais la critique élève des doutes sur la paternité de ces injures. L'hypercritique en élève même sur l'*Ibis*, satire de Callimaque, au dire de Suidas, contre Apollonios. L'*Ibis*, c'était l'oiseau consacré à Hermès, le dieu des voleurs, au surplus réputé malpropre au point de se nourrir de ses propres excréments : joli oiseau auquel était assimilé le poète des *Argonautiques*.

La querelle avec Apollonios appartient à la vieillesse de Callimaque. Les vingt ou trente dernières années de

sa vie furent celles d'un personnage considérable. Il était resté bien en cour. La *Chevelure de Bérénice*, dont nous avons grâce à Catulle une traduction latine « nous montre Callimaque très près des souverains que sa poésie avait servis ». A la réputation du poète il joignait celle de l'érudit. Non que son autorité fût incontestée. Ses adversaires n'avaient pas désarmé. Un fragment des *Elégies*, récemment découvert exhale de furieuses imprécations contre ceux qui continuaient à lui reprocher la brièveté de sa poésie, les « Telchines », les « ignorants », ennemis des Muses », qu'il invite à aller braire, comme « l'animal aux longues oreilles ». La qualité de ce magnifique morceau prouve en outre que l'âge avait laissé intact le talent du poète. Il mourut vers 240.

II. — L'Œuvre poétique.

Il ne nous reste rien de certaines œuvres de Callimaque; de quelques-unes nous n'avons que des fragments; seuls, six hymnes et soixante-trois épigrammes nous sont parvenus complets.

Les *Hymnes* étaient destinés à des réceptions publiques. Le premier, l'*Hymne à Zeus*, le moins religieux de tous, car tout y tend à l'éloge de Ptolémée, a dû être composé pour une réunion de lettrés. Les autres, sans être des poèmes proprement liturgiques, semblent avoir été écrits pour être déclamés, à l'occasion de fêtes religieuses, dans une assemblée dévote. L'*Hymne à Apollon* ne se comprend que situé dans le cadre de la fête d'Apollon Carnéien, à Cyrène, patrie du poète; on peut supposer qu'il récita lui-même son œuvre. L'*Hymne à Artémis* se rapporte à une cérémonie éphésienne. L'*Hymne à Délos* a pris place dans une solennité délienne; les *Bains de Pallas*, l'*Hymne à Déméter* ont été lus devant des fidèles des déesses, l'un à la fête d'Argos, l'autre lors de la procession de la corbeille sacrée.

Dans les *Hymnes* s'exprime une mythologie que l'on s'accorde généralement à trouver indiscrete. « De vraies

débauches d'érudition, » dit Alfred Croiset. M. Cahen défend son poète de ce reproche. « On ne peut parler d'une mythologie absconse, ésotérique. Le poète ne s'éloigne guère, sinon pour en développer poétiquement les données, les simplifier ou en combiner les détails, de la croyance moyenne et classique. » Mettons, pour ne pas oublier un trait noté bien souvent, que l'imagination du poète s'est complue à ces évocations d'un passé fabuleux, à ces vocables sonores ou rares, que, tel un Leconte de Lisle, il a cédé à la tentation de faire du pittoresque avec de l'antique.

Le sentiment religieux qui anime les *Hymnes* paraît un peu froid. C'est que Callimaque se soucie moins de traduire des émotions personnelles que les états d'âme collectifs des fidèles. Là même est sa note propre. Il y a dans certains hymnes un point culminant : dans les *Bains de Pallas*, le moment où la déesse survient sur son char ; dans l'*Hymne à Déméter*, celui où apparaît la corbeille. Moins nettement marqué dans l'*Hymne à Apollon*, l'instant où se montre le dieu coïncide avec l'acclamation : *Ié Péan*. Eh bien, Callimaque s'est fait le poète de ces épiphanies religieuses, le porte-parole de l'enthousiasme qui s'emparaient des fidèles, quand se révélait le dieu, identifié avec son image ou son symbole.

Notez que ce mysticisme n'exclut pas une certaine familiarité avec la divinité, un goût du détail réaliste qui humanise le divin. Voyez, par exemple, la petite Artémis sur les genoux de son père, ou encore Hermès faisant le croquemitaine pour ramener à l'obéissance les mouches de l'Olympe.

Enfin Callimaque a donné dans les *Hymnes* la première expression d'un sentiment que la poésie latine, avec Virgile et Horace, devait recueillir et vulgariser. Il a associé pour bien des siècles le culte des rois au culte des dieux. Dans ses vers les souverains sont la part de Zeus, son « lot » ; Philotère, la sœur de Philadelphie, vit dans l'intimité de Déméter ; « qui combat mon Roi, dit l'*Hymne à Apollon*, qu'il combatte Apollon ». Bien plus, Callimaque

fait de Ptolémée et des siens de véritables divinités, devançant, annonçant le culte des « Dieux Sauveurs », qu'établit Philadelphie.

Les soixante-trois épigrammes de Callimaque se classent en deux groupes : les épigrammes funéraires et votives d'une part, et de l'autre les érotiques, les morales et les littéraires. Il est difficile de distinguer ce qu'il y entre de faits réels. Sans doute la poésie se nourrit des sentiments du poète et des circonstances de sa vie, mais elle les digère, les transforme et les rend parfois, au terme de ce travail, méconnaissables. Que certaines épigrammes funéraires et votives aient été gravées sur un tombeau ou une offrande, inspirées par une mort, cela est probable. Que des passions ressenties par le poète dans son cœur et dans sa chair parlent dans telle ou telle épigramme érotique, probable aussi ; et j'en ai cité deux ou trois où se perçoit le ton de la confession. Mais qui dira la part de la fantaisie, du jeu ?

Des *Causes*, la grande œuvre de Callimaque, il ne subsiste que des lambeaux. Le poète y contait des histoires de dieux et de héros avec l'intention d'expliquer certaines cérémonies, certains usages, d'en faire connaître les causes. De là le titre. Ces récits menaient le lecteur en dehors des grandes voies de la mythologie : c'étaient des fables rares, peu connues, exhumées par un poète érudit, passionné des choses du passé. Nous en avons trois ou quatre ; nous connaissons le sujet de plusieurs autres. Mais toutes les tentatives faites pour reconstituer l'ouvrage paraissent bien vaines.

C'était encore, si j'ose dire, de la « petite mythologie » que l'*Hécalé*. Mais l'œuvre était d'un art raffiné, à en croire l'épigramme de Crinagoras. Voici l'aventure humble, familière, qu'il chantait en marge du mythe illustre de Thésée. Plutarque nous l'a conservée :

« Theseus, qui ne voulait pas demeurer sans rien faire, et quant et quant désirait de gratifier au peuple, se partit pour aller combattre le taureau de Marathon, lequel faisait beaucoup de maux aux habitants de la

contrée de Tétrapolis : et l'ayant pris vif le passa à travers la ville afin qu'il fût vu de tous les habitants, puis le sacrifia à Apollo Delphinien. Or quant à Hécélé, et à ce qu'on conte qu'elle le logea, et du bon traitement qu'elle lui fit, cela n'est pas du tout hors de vérité : car anciennement les bourgs et les villages de là autour s'assemblaient et faisaient un commun sacrifice, qu'ils appelaient Hécéléstion, en l'honneur de Jupiter Hécélien, là où ils honoraient cette vieille, en l'appelant par un nom diminutif Hécélésté, pour autant que quand elle reçut en son logis Theseus, qui était encore fort jeune, elle le salua et caressa ainsi par noms diminutifs, comme les vieilles gens ont accoutumé de faire fête aux jeunes enfants : et pour ce qu'elle avait voué à Jupiter de lui faire un sacrifice solennel, si Theseus retournait sain et sauf de l'affaire où il allait, et qu'elle était morte avant son retour, elle eut, en récompense de la bonne chère qu'elle lui avait faite, l'honneur que nous avons dit, par le commandement de Theseus, ainsi comme l'a écrit Philochorus. »

Du poème il ne nous reste que peu de chose. Cependant on peut avec vraisemblance en imaginer la composition. La *Nuit chez Hécélé*, la *Chasse*, la *Mort d'Hécélé* faisaient une sorte de triptyque poétique, dont la *Nuit* devait être le morceau le plus réputé.

Les *Iambes* tiraient leur nom du mètre employé par Callimaque dans cet ouvrage : le « choliambe » ou iambe « scazon », emprunté au vieux poète Hipponax. Nous savons que le livre était divers de matière avec un caractère polémique. Dans l'état de mutilation où il nous est parvenu, on ne saurait songer à s'en faire une idée nette.

Des *Poèmes lyriques* nous ne possédons que des bribes, notamment quelques vers sur la *Mort d'Arsinoé*.

Enfin Callimaque avait écrit des *Élégies*. Chez les Grecs le mot n'avait pas le sens que nous lui donnons, et qu'il a pris avec les Latins, de poème sentimental et personnel ; il désignait simplement une suite de distiques. La *Chevelure de Bérénice* était une élégie. La

publication récente d'un papyrus nous en a rendu quelques vers, nous assurant du même coup de la fidélité de la transcription catulienne. Des publications analogues nous ont fait connaître d'autres fragments, parmi lesquels l'invective contre les Telchines, dont nous avons parlé plus haut.

Les *Élégies* posent un problème : Catulle avait-il écrit des élégies amoureuses, au sens latin et moderne ? On l'a supposé, et que ces poèmes avaient précisément servi de modèles aux élégiaques de Rome. L'hypothèse est séduisante, mais fragile.

La poésie de Callimaque a été jugée très diversement. Ronsard en faisait ses délices :

*Bons Dieux ! quelle douceur,
Quel intime plaisir sent-on autour du cœur,
Quand on list sa Delos, ou quand sa lyre sonne
Apollon et sa sœur, les jumeaux de Latone
Ou les bains de Pallas, Cérès ou Jupiter !*

De nos jours l'opinion moyenne se montre assez sévère à l'auteur des *Hymnes*. On le tient généralement pour froid, pour ennuyeux, pour mort. Les plus indulgents l'embaument dans une admiration tout historique. Erudit, ingénieux, artiste, habile versificateur, tant qu'on voudra. Mais poète, non pas. Son plus récent exégète, qui nous a servi de guide pour cette notice, proteste contre tant de rigueur. Ses longues analyses techniques s'achèvent par une réhabilitation chaleureuse. Tout compte fait, malgré un peu d'outrance, c'est M. Emile Cahen qui a raison. Il y a dans les *Hymnes* un mouvement lyrique incontestable. L'imagination mythologique y est ample, imprévue, et, parfois, souriante ; le ton s'y diversifie à souhait ; et personne ne nie la richesse de la langue, qui est d'un lettré raffiné.

Laissons les poèmes dont nous n'avons que des débris, bien que les fragments des *Causes*, par exemple, nous laissent entrevoir une œuvre singulièrement originale.

Et venons aux *Epigrammes*. Elles constituent, à notre sens, la part la plus vivante de la poésie callimachéenne.

Ici tout nous parle, tout nous émeut. De ces petits poèmes se lèvent les grandes images de l'amour, de la beauté et de la mort, rendues plus troublantes par la pensée qu'elles nous arrivent d'un passé si lointain :

*Les mortes, en leur temps jeunes et désirées,
D'un frisson triste et doux troublent nos sens rêveurs...*

Quant à l'art des *Epigrammes*, il a de quoi ravir tous ceux qui aiment en poésie une forme brève, un mode d'expression concentrée. Faut-il ajouter que par là Callimaque rejoint notre poésie, j'entends celle qui commence avec Baudelaire? En gros ce ne serait pas inexact. Mais il y aurait bien des distinctions à faire. Au reste qu'importe? De tour moderne ou non, les *Epigrammes* sont un délice.

Gouttes de poésie, si l'on veut, mais qui exhalent un parfum plus pénétrant que maint long poème.

HYMNES

A ZEUS

A l'heure des libations, que chanter sinon Zeus, que chanter plutôt que lui, le dieu toujours grand, toujours roi, le vainqueur des Fils de la Terre, le juge des Ouraniens ?

Mais sous quel vocable le chanterons-nous ? Dieu du Dicté ? Dieu du Lycée ? Mon âme hésite ; car de ta naissance on dispute. Zeus, les uns disent que tu naquis sur les monts de l'Ida ; Zeus, les autres prétendent que ce fut en Arcadie. Qui des deux, ô père, a menti ? Les Crétois, ces éternels menteurs. O tout puissant, ils t'ont, ces Crétois, bâti une tombe ! Mais non tu n'es pas mort, tu es immortel. C'est dans la Parrhasie ¹ que Rhéia t'enfanta, au plus épais des fourrés de la montagne ; depuis, ce lieu est sacré, et nulle créature n'y pénètre, bête, ni femme, à l'heure où elle a besoin de la déesse Ilithye ; les Apidanéens ² l'appellent l'antique couche de Rhéia.

Là, lorsqu'elle eut déposé le fruit de ses vastes entrailles, ta mère chercha une eau courante pour y laver les souillures de l'accouchement et baigner ta chair. Mais le large Ladon, ne coulait pas encore, ni l'Erymanthe, le plus limpide des fleuves. Encore aride était l'Arcadie tout entière, elle qu'on devait nommer plus tard la terre aux belles eaux. Alors, quand Rhéia y dénoua sa ceinture, au-dessus des eaux de l'Iaon, se dressaient des chênes nombreux ; nombreux, aussi, sur le Mélas, couraient les chars ; nombreuses étaient les bêtes qui, au-dessus du cours du Carion, avaient leurs tanières ; les hommes passaient à sec le Crathis et la caillouteuse Métopé ; ils voyaient à leurs pieds s'épandre les grandes eaux ³. Angoissée, l'auguste Rhéia s'écria : « Terre amie, enfante à ton tour ; les douleurs de l'enfantement te sont légères. » Ainsi parla la déesse, puis, levant tout droit

son bras robuste, elle frappa le rocher de son sceptre. Il s'y fit une large fente d'où jaillit un flot abondant. Elle y lava ta chair, ô Roi, t'enveloppa de langes et te fit porter par Nêda dans l'ancre de Crète, pour y être élevé secrètement : par Nêda, la plus vénérable des Nymphes qui l'accouchèrent en ce jour, et l'aînée, après Styx et Philyra. Ce n'est pas d'une vaine récompense que la déesse paya sa dette. Elle appela du nom de Nêda ce cours d'eau; ses flots abondants se mêlent à ceux de Nérée, près de la ville des Caucônes dite Lépréion : c'est l'onde la plus antique que boivent les enfants de l'Ourse, fille de Lycaon ⁴.

En quittant Thènes pour se rendre à Cnosse — Thènes est voisine de Cnosse — la nymphe te portait, Zeus, ô père, quand de ton corps le cordon ombilical tomba. C'est pourquoi plus tard les Cydoniens ⁵ nommèrent cette plaine Omphaliennne. O Zeus, les compagnes des Corybantes, les Méliés du Dicté ⁶, te prirent dans leurs bras. Adrastée te berça dans une corbeille d'or; tu suças la grasse mamelle de la chèvre Amalthée, et avidement tu mangeas le doux miel que l'abeille Panacris ⁷ produisit soudain sur les montagnes de l'Ida appelées Panacra. A pas pressés les Courètes menèrent autour de toi leur danse guerrière, frappant leurs armes, pour que les oreilles de Cronos entendissent le fracas du bouclier, et non pas tes vagissements.

Magnifiquement tu grandis, magnifiquement s'accrut ta force, ô Zeus Ouranien. Bientôt adolescent, ta joue se couvrit d'un prompt duvet. Mais encore enfant, ton intelligence était parfaitement mûre. Aussi tes frères, bien que tes aînés, ne te contestèrent point ta juste part, la Maison Céleste. Ils n'ont pas dit la vérité, les vieux aèdes ! C'est le sort prétendent-ils, qui assigna aux trois Cronides leurs domaines. Mais quand il s'agit de l'Olympe et de l'Hadès, qui donc tirerait les sorts ? qui donc si ce n'est un fou ? Pour tirer au sort, les lots doivent être égaux ; mais entre ceux-ci il y a un abîme. Si nous mentons, que nos mensonges au moins soient croyables ! Non, ce ne

sont pas les sorts qui t'ont fait roi des Dieux, ce sont les œuvres de tes mains, c'est ta Vigueur, c'est ta Force, et tu les fis asseoir près de ton trône.

Tu établis le plus puissant des oiseaux le messenger de tes signes ; puissent-ils se montrer toujours favorables à mes amis ! Tu choisis pour toi parmi les mortels ce qu'il y a de meilleur : non point l'homme de la mer, non point celui qui brandit un bouclier, et l'aède non plus. Non, tu les laissas aux dieux d'en bas, à qui l'un, à qui l'autre ; et toi, tu pris les Chefs des Cités eux-mêmes, ceux-là qui commandent aux possesseurs des champs, aux hommes habiles à manier la lance ou la rame, à tout ce qui existe. Qui n'est sous le pouvoir d'un chef ? Oui, ceux qui travaillent les métaux, nous les nommons les gens d'Héphaistos, les guerriers les gens d'Arès ; à Artémis Chitôné sont les chasseurs ; à Phoibos ceux qui savent les chants de la lyre. Mais c'est de Zeus que viennent les rois, car les rois appartiennent à Zeus. Il n'est rien de plus divin que les princes ; tu te les attribuas pour ton lot. Tu leur confias la garde des villes, et toi-même, tu es assis au sommet des cités, les yeux sur ceux qui conduisent les peuples dans les voies de la justice ou au contraire les mènent par des chemins obliques. Tu leur as donné l'abondance et la félicité ; à tous, mais non pas également. La preuve s'en voit dans notre prince : il surpasse de beaucoup tous les autres. Le soir il réalise ses idées du matin, le soir les plus importantes, les moindres aussitôt qu'il les conçoit. D'autres ont besoin d'un an, d'un an ou de plus ; et il en est dont tu mutiles les réalisations, et brises la pensée.

Salut, salut, fils de Cronos, Zeus très haut, dispensateur des biens, dispensateur de la prospérité. Qui pourrait chanter tes œuvres ! Personne ne l'a fait, personne ne le fera. Oui, qui chantera jamais les œuvres de Zeus ? Salut, ô père, salut encore. Donne-nous vertu et richesse. Fortune sans vertu ne permet à l'homme de s'élever, non plus que vertu sans richesse. Donne-nous vertu et fortune.

A APOLLON

Comme il frémit, le rameau d'Apollon, le rameau de laurier ! Comme toute la demeure du dieu tremble ! Loin, loin d'ici les méchants ! Phoibos heurte les portes de son beau pied. Ne vois-tu pas ? La palme délienne, soudain, s'est inclinée doucement ; et dans l'air s'élève le beau chant du cygne. De vous-mêmes, glissez, verrous des portes ; de vous-mêmes, tournez, clefs du temple ; le Dieu n'est pas loin. Vous, enfants, apprêtez-vous à chanter et à danser.

Apollon ne se manifeste pas à tous, il ne se montre qu'aux bons. Il élève qui le voit ; qui ne le voit pas, il l'abaisse. Nous te verrons, Archer, et nous ne serons pas abaissés. Mais quand Phoibos est parmi nous, que les enfants ne laissent pas muettes leurs cithares ni silencieux leurs pas, s'ils veulent connaître les noces, vivre jusqu'aux cheveux blancs, et que les murailles de leurs villes restent debout sur leurs antiques fondements. J'applaudis ces enfants, car déjà leur lyre n'est plus oisive.

Silence ! Prêtez l'oreille au chant d'Apollon. La mer même se tait quand les aèdes chantent la cithare et l'arc, que tient Apollon Lycoréen. Thétis, la malheureuse mère, ne se lamente plus sur Achille, lorsqu'on entend « Ié Péan, Ié Péan ⁸ », et la Pierre qui pleure ne ressent plus sa peine, l'humide roc fiché sur les bords phrygiens, marbre aujourd'hui, jadis femme à la bouche gémissante. Ié, Ié, que votre cri résonne ! C'est une malédiction de lutter avec les dieux. Qui s'attaque aux dieux, qu'il combatte aussi mon roi ; qui s'attaque à mon roi, qu'il combatte aussi Apollon. Si le chœur chante à son gré, Apollon lui accordera ses faveurs. Il le peut, il siège à la droite de Zeus. Mais le chœur qui chante Apollon, le chantera plus d'un jour. Phoibos est fait pour nos hymnes : qu'il est facile de le chanter !

D'or est son manteau, et l'agrafe aussi. D'or la lyre et

l'arc lyctien, et le carquois. D'or aussi les sandales. Apollon est tout brillant d'or, et regorgeant de richesses ; Python en est la preuve. C'est un dieu toujours beau, un dieu toujours jeune ; jamais les tendres joues de Phoibos ne se couvrirent du moindre duvet ! Sa chevelure répand à terre une huile parfumée. Ce n'est pas une humeur grasse que distillent goutte à goutte les cheveux d'Apollon, c'est la panacée même. Dans la ville où cette rosée tombe sur le sol, tout est sain.

Aucun dieu ne règne sur des arts si nombreux qu'Apollon. Il a en partage et l'archer et l'aède ; car l'arc et le chant lui ont été confiés. A lui devins et prédictions ; c'est de Phoibos aussi que les médecins ont appris l'art de retarder la mort.

Phoibos, nous l'invoquons comme Pasteur encore, depuis que sur les rives de l'Amphryssos ⁹ il éleva des chevaux d'attelage, enflammé d'amour pour le jeune Admète. Bien vite dans le parc foisonnera le bétail, et les chèvres de troupeau ne manqueront pas de petits, si le dieu jette sur leur pâture un regard favorable. Les brebis ne resteront pas sans lait, ni sans portée ; toutes seront mères, et celle qui n'aura mis bas qu'un agneau en aura deux bientôt.

C'est à la suite de Phoibos que les hommes tracent l'enceinte des cités. Phoibos met dans les villes ses complaisances : il en pose lui-même les fondements. Il avait quatre ans lorsqu'il jeta les premiers fondements dans la belle Ortygie ¹⁰, près du lac en forme de cercle. Artémis en chasse entassait les têtes des chèvres du Cynthe ; Apollon en construisit un autel. Avec des cornes il fit la base ; des cornes formèrent la table ; tout autour les parois furent de cornes. C'est ainsi que Phoibos apprit à fonder les villes.

Phoibos aussi indiqua à Battos ma ville au sol fécond ; il guida, tel un corbeau, à la droite du chef, l'entrée de son peuple en Libye, et jura de donner un jour ces murailles à nos Rois ¹¹. Toujours Apollon est fidèle à son serment.

Apollon, beaucoup te nomment Secourable, beaucoup te nomment Clarien; partout on t'invoque sous de nombreux noms. Pour moi, je t'appelle Carnéien; ainsi me l'ont appris mes pères. Carnéien, c'est à Sparte que fut ton premier temple, à Théra le second, et le troisième fut dans la ville de Cyrène. De Sparte un descendant d'Œdipe, six générations après lui, te mena dans la colonie de Théra; et de Théra, Aristotélès le Fort t'établit sur la terre des Asbystes; il t'édifia une demeure de toute beauté, et dans la ville institua un sacrifice annuel, où d'innombrables taureaux s'écroulent sur le flanc pour ne jamais plus se relever. Ié, Ié, Carnéien, dieu tant prié, tes autels se chargent au printemps de toutes les fleurs que font naître les Heures sous le souffle de rosée du Zéphyre, et en hiver du safran odorant; pour toi brille un feu perpétuel; et jamais sur les charbons d'hier ne s'amasse la cendre. L'allégresse de Phoibos fut grande, quand les hommes d'Enyo¹², les porte-ceinturons, dansèrent avec les blondes filles de Libye, au temps des fêtes Carnéiennes. Les Doriens n'avaient pu approcher encore la source Kyré; ils habitaient Azilis aux vallons touffus. Le roi Phoibos les vit, et les montra à la nymphe, du haut du rocher de Myrtousa, à l'endroit où la fille d'Hypseus avait tué le lion ravisseur des bœufs d'Eurypilos. Apollon n'a point vu de chœur plus divin; à nulle cité il n'a accordé tant qu'à Cyrène, en souvenir du rapt ancien. Et les Battiades aussi n'ont honoré nul dieu plus que Phoibos.

Ié ! Ié Péan ! Nous entendons ce refrain. Le peuple de Delphes l'inventa, lorsque tu fis voir comme de ton arc d'or tu savais lancer au loin les flèches. Tu descendais à Pythô quand tu rencontras la bête monstrueuse, le serpent terrible. Tu le tuas, le criblant de tes traits rapides; et le peuple te suivait en criant : « Ié, Ié Péan; oui, lance ton trait, toi qui défends les hommes depuis ta naissance. » C'est l'origine de l'acclamation qui te salue.

L'Envie furtivement dit à l'oreille d'Apollon : « Je

n'aime point le poète dont le chant n'est pas vaste comme la mer. » Mais Apollon la repoussa du pied et dit : « Du fleuve assyrien aussi le courant est large, mais il traîne bien des impuretés, bien du limon dans ses ondes. A Déo¹³ ses prêtresses ne portent pas de l'eau de toute provenance, mais celle-là qui sourd, nette et sans souillure, de la source sacrée, quelques gouttes parfaitement pures.

Salut ô Roi; et là où est l'Envie que la Critique aille aussi.

A ARTÉMIS

Artémis, nous te célébrons — ce serait un crime d'être poète et de t'oublier — Artémis, qui te plais à l'arc et aux chasses, aux chœurs nombreux et aux jeux sur la montagne. Et d'abord nous dirons comment, encore petite enfant, assise sur les genoux de son père, la déesse lui parla : « Donne-moi, petit père, une éternelle virginité, fais que je sois invoquée sous de nombreux noms, afin que je puisse rivaliser avec Phoibos lui-même. Donne-moi un arc et des flèches... Mais non, père, je ne te demande ni carquois ni grand arc; les Cyclopes me forgeront tout de suite les traits et l'arc recourbé. Accorde-moi plutôt de porter les torches et de m'envelopper jusqu'au genou de la tunique frangée, pour chasser les bêtes fauves. Donne-moi un chœur de soixante Océanides, toutes filles de neuf ans, toutes enfants sans ceinture; et donne-moi aussi, pour servantes, vingt nymphes de l'Amnisos¹⁴. Elles prendront soin de mes chaussures de chasse, et, quand j'aurai fini de frapper lynx et cerfs, de mes chiens rapides. Donne-moi tous les monts et des villes celle que tu voudras; Artémis ne descendra pas souvent dans sa ville. J'habiterai les montagnes et ne hanterai les cités des hommes que lorsque les femmes en proie aux âpres douleurs m'appelleront à leur aide. Les

Moires, quand je naquis, m'assignèrent cet office secourable, car ma mère me porta et m'enfanta sans douleur; sans douleur elle déposa le fruit de ses chères entrailles. » Ayant ainsi parlé, l'enfant voulut toucher le menton de son père; mais vainement elle tendit plusieurs fois ses bras pour l'effleurer. Le père inclina la tête en souriant, et, caressant sa fille : « Que les déesses, dit-il, me donnent de tels enfants, et je ne me mettrai guère en peine du courroux de la jalouse Héra. Reçois, ma fille, tout ce qu'il te plaît de demander; mais ton père te donnera bien plus encore. Je te ferai don de treize villes fortes, et non pas d'une seule citadelle, de treize villes qui n'honoreront de divinité que toi et porteront le nom d'Artémis. Tu auras en commun avec d'autres dieux et déesses bien d'autres cités, et sur le continent et dans les îles; et dans toutes il y aura des autels et des bois d'Artémis. Et tu veilleras sur les routes et sur les ports. » Il dit, et d'un signe de tête accomplit sa parole. La jeune vierge descendit vers la Crète, vers les Monts Blancs ¹⁵ couverts d'une chevelure de forêts, de là vers l'Océan; et elle choisit ses nymphes [toutes filles de neuf ans, toutes enfants sans ceinture]. Le fleuve Kairatos et Téthys ¹⁶ se réjouirent fort de donner leurs filles comme suivantes à la fille de Létô.

Puis elle alla chez les Cyclopes. Elle les trouva dans l'île de Lipara — Lipara maintenant, alors Meligounis. Ils se tenaient là, dans la forge d'Héphaïstos, devant les masses de fer; on poussait un gros travail : c'était, pour les chevaux de Poseïdon, un abreuvoir qu'on fabriquait. Les nymphes furent effrayées quand elles aperçurent les êtres monstrueux, semblables aux rocs de l'Ossa, avec, sous leur sourcil, un seul œil, comme un bouclier fait de quatre peaux, et leur regard terrible. Elles furent effrayées aussi, quand elles entendirent le bruit de l'enclume résonnant au loin, et les soufflets puissants de la forge, et la respiration pesante des Cyclopes eux-mêmes. Car l'Etna retentissait, et la Trinacrie ¹⁷, séjour des Sicanes, et l'Italie voisine; et Cynos même faisait entendre une

grande clameur quand les forgerons, levant les marteaux par-dessus leurs épaules et frappant à tour de rôle le bronze ou le fer incandescent, peinaient à grand ahan. Les Océanides ne pouvaient sans terreur ni les regarder en face ni ouïr leur fracas. Comment s'en étonner? N'étant plus toutes petites, il s'en faut, les filles mêmes des dieux ne les voient pas sans frissonner : quand l'une d'elles a désobéi, sa mère appelle les Cyclopes, Argès ou Stéropès; et du fond de la maison Hermès arrive, barbouillé de cendre noire; aussitôt la petite fille épouvantée va se réfugier dans le sein de sa mère, en mettant sa main sur ses yeux. Mais toi, déesse, plus jeune pourtant — tu n'avais que trois ans — un jour que Létô, te portant dans ses bras, vint chez Héphaïstos, qui l'avait invitée pour les présents de bienvenue, Broutès te prit sur ses forts genoux, tu tiras les poils touffus de sa vaste poitrine, et tu les arrachas de toutes tes forces; maintenant encore tout le milieu de sa poitrine reste sans poils, comme une tempe dévastée par la calvitie. Et alors, intrépidement tu parlas : « Cyclopes, allons, forgez pour moi aussi l'arc crétois et les flèches, et le carquois, où l'on met les traits; moi aussi, j'ai pour mère Létô, comme Apollon. Et quand de mes flèches j'aurai tué un solitaire ou quelque énorme bête, les Cyclopes en dîneront. » Tu dis, ils firent leur tâche, et ainsi tu fus armée, déesse.

Aussitôt tu partis chercher une meute : tu fus en Arcadie, à l'antré de Pan. Il découpait la chair d'un lynx du Ménale, pour que les chiennes qui avaient mis bas eussent leur pâture. Le dieu barbu te donna deux chiens blanc et noir, trois tachés aux oreilles, et un sur tout le corps. Ils pouvaient faire reculer, en leur sautant à la gorge, des lions mêmes et les traîner vivants jusqu'au parc. Il t'en donna sept autres, sept chiennes de Cynosurie ¹⁸, plus rapides que le vent, capables de suivre à la course le faon et le lièvre qui ne ferme jamais les yeux, de dépister le gîte du cerf et la bauge du porc-épic, de repérer les traces du chevreuil. Au départ, accompagnée de tes chiens, tu trouvas sur les saillies du mont Parrhasion,

des biches bondissantes, superbe troupeau; elles paisaient sur les bords escarpés d'un torrent au lit de cailloux noirs, plus grandes que des taureaux, et leurs cornes brillaient d'or. Tu en fus soudain émerveillée, et tu dis dans ton cœur : « Voici un premier gibier, digne d'Artémis. » Elles étaient cinq en tout; les chiens n'eurent pas besoin de les poursuivre, tu en pris quatre à la course pour mener ton char rapide; la cinquième, fuyant par delà le Kélados ¹⁹, pour servir, à la fin, selon la volonté d'Héra, d'épreuve à Héraclès, se réfugia au bourg de Cérynée.

Vierge Artémis, qui tuas Tityos ²⁰, d'or sont tes armes et ta ceinture; d'or le char que tu attelas et d'or aussi déesse, les rênes que tu mis à tes biches. Où étais-tu, quand, pour la première fois, t'emporta le char aux coursiers porte-cornes? Sur l'Hémos de Thrace, d'où souffle la tempête du Borée, qui glace l'homme sans manteau. Où as-tu coupé le bois de ta torche, à quelle flamme l'as-tu allumé? Sur l'Olympe de Mysie; et tu l'enflamas au feu inextinguible que font jaillir les foudres de ton père. Combien de fois essayas-tu, déesse, ton arc d'argent? D'abord, contre un orme; puis, contre un chêne; la troisième fois, contre une bête sauvage; la quatrième, non plus contre une bête sauvage, mais contre une cité d'hommes injustes, coupables de nombreux crimes sur les personnes de leurs frères et de leurs hôtes. Malheureux! Tu les accables de ta colère terrible; la peste désole leurs troupeaux et la gelée leurs terres; les vieillards coupent leur chevelure pour le deuil de leurs fils; et les femmes meurent subitement en couches, ou, si elles échappent, mettent au monde des enfants qui ne se tiendront pas droits sur leurs pieds. Mais à ceux que tu regardes avec bienveillance et faveur, à ceux-là les belles moissons, les troupeaux prospères et les richesses. Ils ne portent au tombeau qu'un corps usé par l'âge; et chez eux ne sévit pas la discorde, qui ruine les maisons les plus solides; autour de la même table de fête prennent place toutes les belles-sœurs, et les femmes des frères et

les sœurs des maris. Déesse, qu'il soit de ces favorisés celui qui m'est un ami véritable, que j'en sois moi-même, ô reine, et que les chants me tiennent toujours à cœur : je chanterai les noces de Létô, et toi-même, ô déesse, longuement, et Apollon, et tes combats et tes chiens et ton arc, et le char qui porte ta divinité admirable, quand tu le guides vers la demeure de Zeus.

Là, dès l'entrée, Hermès le Bienfaisant vient au-devant de toi pour recevoir tes armes, et Apollon, ta chasse. Du moins il le faisait, avant l'arrivée dans l'Olympe du vaillant Alcide. Maintenant Apollon n'a plus cet honneur; c'est l'Enclume de Tinynthe ²¹ qui se tient aux portes dans l'attente des bons morceaux que tu peux rapporter. Les dieux, tous tant qu'ils sont, ne cessent de rire de lui, sa belle-mère plus que les autres, quand tirant du char un énorme taureau ou un robuste sanglier, il tient la bête, toute palpitante, par le pied de derrière. Il te donne, déesse, de profitables conseils : « Allons, décoche tes traits sur les bêtes sauvages pour que les mortels te nomment Secourable, ainsi qu'ils me nomment. Laisse les chevreuils et les lièvres paître dans les collines; quel mal font les chevreuils et les lièvres? Ce sont les sangliers qui sont malfaisants, ce sont les sangliers qui détruisent les plantes; ce sont les buffles qui sont pour les hommes un fléau. Allons, décoche-leur tes flèches. » Il dit et bien vite s'empresse autour de la bête. Car il a eu beau, sur le bûcher phrygien, changer son corps en celui d'un dieu, il n'a rien perdu de sa voracité; son ventre est aussi exigeant que le jour où il rencontra Théiodamas à sa charrie. Les nymphes de l'Amnisos détellent les biches, les étrillent, et leur portent, coupée dans la prairie d'Héra, une ample provende de trèfle, plante qui pousse vite et nourriture aussi des chevaux de Zeus; et afin que les biches aient la boisson qu'elles aiment, elles remplissent d'eau les auges d'or. Toi-même, déesse, tu entres dans la maison de ton père; ils t'appellent tous à leurs côtés; et tu t'assieds auprès d'Apollon.

Quand les nymphes autour de toi formeront leur chœur,

auprès des sources de l'Inopos égyptien²², ou près de Pitane — car Pitane est à toi — ou à Limnai²³, ou bien au bourg d'Halai Araphénides²⁴, où tu habitas en venant de Scythie, lorsque tu rejetas les rites de Tauride, oh ! qu'alors mes bœufs n'aient pas, sous la conduite d'un maître étranger, à labourer, chaque jour, pour un salaire leurs quatre arpents. Ils regagneraient l'étable estropiés et le cou rompu, fussent-ils des bœufs d'Epire, des bœufs de neuf ans, les meilleurs qui soient pour creuser un profond sillon en tirant avec leurs cornes. Car le divin Hélios ne dépasse jamais le beau chœur de tes Nymphes, sans arrêter son char pour le contempler ; et les jours s'allongent d'autant.

Quelle île, quel mont préfères-tu ? Quel port ? Quelle cité ? Et quelle nymphe as-tu le plus chérie, quelles héroïnes furent tes compagnes ? Dis-le-moi, Déesse ; je le redirai aux autres dans mes chants. Des îles, c'est l'île longue qui te plut ; des villes, Pergé ; des monts, le Taygète, des ports ceux de l'Euriepe. Par-dessus toutes les autres tu aimas la nymphe de Gortyne, Britomartis, la tueuse de faons, habile à l'arc, pour qui Minos, amoureux d'elle, parcourut les monts de Crète. Mais elle, tantôt sous les chênes, tantôt dans les hautes herbes lui échappait. Neuf mois il hanta les rochers et les précipices, sans interrompre sa poursuite, jusqu'au jour où, sur le point d'être saisie, elle s'élança dans la mer du haut d'un rocher et alla tomber dans des filets de pêcheurs qui la sauvèrent. C'est pourquoi les Cydoniens ont nommé la nymphe Dictyna et Dicté²⁵ le mont d'où elle se précipita. Ils lui ont dressé des autels et lui offrent des sacrifices ; en ce jour de fête on se couronne de pin ou de lentisque, les mains se gardent de toucher au myrte ; car c'est à une branche de myrte que s'accrocha le péplos de la nymphe qui fuyait ; elle en conçut contre lui une grande colère. Oupis²⁶, belle reine, porteuse de flambeaux, c'est sous le surnom de cette nymphe que les Crétois t'invoquent. Tu pris encore pour compagne Cyrène, à qui tu donnas deux chiens de chasse ; et avec eux la fille d'Hyp-

seus, près du tombeau d'Iolcos²⁷, gagna le prix de la course. La blonde épouse de Képhalos²⁸, fils de Déion, tu l'associas elle aussi à tes chasses, ô Vénérable ; et on dit que tu aimas la belle Anticlée comme tes yeux : les premières, elles portèrent les traits rapides et, par-dessus l'épaule, le carquois porte-flèches ; du côté droit l'épaule était sans agrafe et l'on voyait le sein nu. Elle te fut très chère aussi, Atalante²⁹, la chasseresse aux pieds agiles, la fille d'Iasios, fils d'Arcas, la tueuse de sangliers ; tu lui appris à mener les chiens et à lancer les traits. Les guerriers, convoqués pour chasser le sanglier de Calydôn, n'ont point de reproche pour elle : l'Arcadie entra en possession du trophée de victoire et garde encore les dents de la bête. Hylaios ni Rhoicos³⁰ l'insensé, n'osent, malgré leur haine, médire chez Hadès d'un tel archer ; car ils ne mentiront pas comme eux, leurs flancs dont le sang a arrosé le sommet du Ménale.

Salut, déesse aux mille temples, déesse aux mille cités, salut, Artémis Chitoné, qui as ta demeure à Milet : Nélée te prit pour guide, lorsque, quittant le pays de Cécrops, il gagna le large. Artémis du Chésion, Artémis de l'Imbrasos³¹, Artémis qui trône à la première place, Agamemnon déposa dans ton sanctuaire le gouvernail de son navire, pour conjurer le charme qui rendait la navigation impossible, les vents étant par tes soins enchaînés : c'était à l'époque où les Achéens, irrités contre Hélène de Rhamnonte³², voguaient sur leurs vaisseaux pour ruiner les citadelles troyennes. Proitos fonda en ton honneur deux temples aussi : l'un d'Artémis « Coria », car tu lui ramenais ses « filles » qui erraient par les monts d'Azanie, l'autre, à Lousoi, d'Artémis « Héméra », car tu leur fis perdre leur humeur sauvage. Les belliqueuses Amazones t'élevèrent jadis une statue, sur le rivage d'Ephèse, au pied du tronc d'un hêtre ; Hippô accomplit les rites, et les Amazones, reine Oupis, autour de ton image dansèrent d'abord la danse armée, la danse des boucliers, puis développèrent en cercle leur ample chœur ; le chant aigu et grêle de la syrinx soutenait leurs pas,

et ils frappaient ensemble le sol; car on ignorait encore l'art de percer les os de faon, invention d'Athéna, funeste aux cerfs. L'écho courait jusqu'à Sardes, jusqu'au pays de Bérécinthe; les pieds claquaient, à coups pressés, et les carquois retentissaient. Autour de cette statue, plus tard, on construisit un vaste sanctuaire; la lumière du jour jamais n'en éclairera de plus digne des dieux ni de plus opulent; Pythô même ne saurait le surpasser. Pris de folie, l'insolent Lygdamis menaça de le détruire³³; il lança contre le temple la horde des Cimmériens nourris du lait des cavales, innombrables comme les sables de la mer, qui habitent les bords du Passage de la Vache³⁴, fille d'Inachos. Ah! roi misérable, quel égarement! Ils ne devaient plus revenir en Scythie, ni lui, ni aucun de tous ses hommes avec leurs chars rassemblés dans la prairie du Caystre. Tes traits gardent toujours Éphèse.

Souveraine, Artémis Mounichia, gardienne des ports, salut, déesse de Phérai³⁵. Ne dédaignez pas Artémis; Oineus, qui dédaigna son autel, vit sa cité en proie à de terribles combats. Ne prétendez pas être plus habile qu'elle à chasser le cerf ni à viser; l'Atride paya cher sa jactance. Ne convoitez pas sa virginité; ce ne furent pas d'heureuses noces celles que briguerent Otos et Oarion³⁶. Ne cherchez pas à éluder le chœur que l'année ramène; il en coûta bien des larmes à Hippô pour avoir refusé de mener la ronde autour de son autel.

Salut, Toute-Puissante, fais bon accueil à mes chants.

A DÉLOS

La sainte Délos, en quel temps, ô mon âme, la chanteras-tu, cette terre nourricière d'Apollon? Les Cyclades, les plus sacrées des îles qui sont sur la mer, on les célèbre toutes en de beaux hymnes; mais Délos veut qu'on lui consacre les prémices des Muses. C'est que la première elle a baigné, enveloppé de langes et loué comme un Dieu

le maître des chants, Phoibos. Comme les Muses détestent le poète qui ne chante pas Pimpléia³⁷, ainsi Phébus exècre qui néglige Délos. En l'honneur de Délos je chanterai aujourd'hui, afin qu'Apollon, Dieu du Cynthe, loue ma ferveur pour sa chère nourrice.

Terre en proie aux vents, terre sans labours, rocher battu des flots, fait pour le vol des mouettes plutôt que pour le galop des chevaux, Délos est fichée dans la mer, qui roule sa vague à son rivage et y essuie l'abondante écume des eaux icariennes. Ses habitants sont des gens de mer, des pêcheurs au harpon. Mais nul ne lui envie le premier rang, lorsque les îles se pressent autour d'Océan et de Téthys, la fille des Titans; toujours elle fait route à leur tête. Derrière elle, sur ses traces, s'avance la Phénicienne Cynos, terre non méprisable, et la longue Ile des Abantes³⁸, pays des Ellopiens et la charmante Sardaigne et l'île vers laquelle nagea Cypris³⁹, lorsqu'elle naquit de l'onde; pour la récompenser de son accueil, elle l'a en sa garde. Ces îles sont fortes des tours qui leur font une ceinture protectrice; mais Délos est forte d'Apollon: y a-t-il rempart plus puissant? Murs et pierres peuvent s'écrouler sous les coups du Borée Strymonien: un dieu est inébranlable. Chère Délos, c'est la protection d'un dieu qui t'entoure.

Il court sur toi mille récits; lequel te ferai-je entendre aujourd'hui? Lequel te charmera? Dirai-je comment, d'abord, ce dieu puissant, frappant les monts de son trident aux trois pointes, œuvre des Telchines, en fit les îles de la mer⁴⁰; comment il les arracha de leurs fondements, les fit rouler dans les flots et les enracina dans le fond du gouffre, pour leur faire oublier le continent. Toi, la nécessité ne t'avait pas accablée: libre, tu voguais sur les flots. C'est Astéria⁴¹ qu'on te nommait en ces temps anciens: comme un astre, en effet, tu t'élanças du haut du ciel dans le profond abîme, pour fuir l'hymen de Zeus. La magnifique Létô ne t'avait pas encore visitée; ton nom était encore Astéria, et non pas Délos. Souvent les matelots, allant de Trezène, la ville de Xanthos⁴², à

Éphyra, t'aperçurent dans le golfe Saronique, et à leur retour d'Éphyra ne te virent plus; tu courais à travers le détroit d'Euripe, aux eaux rapides et retentissantes; puis, le même jour, fuyant la mer de Chalcidique, tu voguais jusqu'au promontoire d'Attique, jusqu'au Sounion, ou jusqu'à Chios, jusqu'aux humides mamelons de l'île Parthénia — ce n'était point Samos encore — où te firent accueil les nymphes voisines du pays d'Ancaïos ⁴³, les nymphes de Mycale. Mais quand tu eus prêté ton sol à la naissance d'Apollon, en échange, des marins te donnèrent le nom de Délos : tu ne voguais plus, invisible, sur la mer; tu avais pris racine dans les eaux de la mer égéenne.

La colère d'Héra ne t'avait pas fait trembler : elle grondait cette colère, contre toutes les femmes qui donnaient des enfants à Zeus, particulièrement contre Létô, la seule qui dût enfanter par Zeus un fils plus aimé qu'Arès. Elle-même, faisant le guet du haut de l'éther, dans sa fureur extrême, indicible, interdisait tout refuge à Létô déchirée par les douleurs. Deux sentinelles surveillaient pour elle la terre. L'une gardait le continent, c'était l'impétueux Arès, en armes, debout sur la haute cime de l'Hémus de Thrace, ses chevaux en liberté près de l'ancre de Borée aux sept replis. L'autre avait les yeux sur les vastes îles : c'était la fille de Thaumás, campée sur le sommet du Mimas ⁴⁴, qu'avait atteint son vol. Ils se tenaient, à leur poste, menaçant toutes les villes d'où s'approchait Létô, et ils les détournaient de la recevoir. L'Arcadie la fuyait; la montagne sainte d'Augé ⁴⁵, le Parthénion la fuyait; le vieillard Phénée ⁴⁶ la fuyait; toute la terre de Pélops, voisine de l'Isthme, la fuyait, à l'exception de l'Aigialos et d'Argos; Létô n'en foulait pas les chemins, car le pays d'Inachos appartient à Héra. La même fuite emportait l'Aonie, que suivaient Dirké et Strophie ⁴⁷, tenant par la main leur père Isménos, au lit de cailloux noirs, et, bien loin derrière, Asôpos aux genoux alourdis, depuis qu'il avait été frappé de la foudre. Bouleversée, la nymphe du pays, Mélia, se sépara du

chœur de ses compagnes, ses joues pâlirent, et elle fut prise d'angoisse pour le chêne, son contemporain, en voyant trembler les arbres, chevelure de l'Hélicon. Muses, ô mes déesses, dites-le; est-ce que les chênes sont nés en même temps que leurs Nymphes? Les Nymphes se réjouissent, quand l'eau du ciel fait croître les chênes; les Nymphes versent des pleurs, quand les chênes n'ont plus leur feuillage. Apollon, encore au ventre de sa mère, fut en proie à une colère terrible, proférant contre Thèbes une menace que rien n'empêcha de s'accomplir. « Thèbes, malheureuse Thèbes, pourquoi chercher à savoir ton destin prochain; non, ne me force pas à prophétiser malgré moi. Je ne me soucie pas encore du trépied de Pythô; il n'est pas encore mort, le dragon monstrueux; du fond de Pleistos, il serpente encore, bête à la mâchoire effroyable, enveloppant le Parnasse neigeux de ses neuf anneaux. Je parlerai toutefois, et plus clairement que sur le laurier prophétique. Fuis loin d'ici; je t'atteindrai promptement, et je tremperai mon arc dans ton sang. Les enfants d'une femme à la langue de malheur ⁴⁸, voilà ta part. Non, tu ne seras point ma chère nourrice, toi ni le Cithéron; pur, puissé-je être dans des cœurs purs. » Il dit, et Létô, se détournant, se remit en route. Mais quand elle eut été encore repoussée par les villes d'Achaïe, Héliké ⁴⁹, la cité de Poseidon, et Boura, où sont les troupeaux de Dexaménos, fils d'Oikeus, elle revint sur ses pas vers la Thessalie. Mais l'Anauros s'enfuit, et la grande Larisse et les roches Chironiennes, et le Pénée qui serpente dans le vallon de Tempé. Héra, ton cœur restait inflexible; tu n'éprouvas ni douleur ni pitié quand Létô, tendant ses deux bras, s'écria vainement : « Nymphes de Thessalie, race du fleuve, dites à votre père de modérer le cours puissant de ses eaux; embrassez son menton, suppliez-le de laisser naître les enfants de Zeus dans ses ondes. Pénée de Phthiotide, pourquoi luttas-tu avec les vents? Père, tu ne montes pas pourtant un cheval de course. Tes pieds sont-ils toujours aussi rapides, ou bien est-ce pour moi seule qu'ils se font légers, et que leur course

aujourd'hui se change tout à coup en vol ? Il ne m'entend pas. O corps pesant, où te porter ? Mes pieds misérables n'en peuvent plus. Pélion, antre nuptial de Philyra⁵⁰ ne fuis pas, toi au moins, ne fuis pas ; même les lionnes féroces, sur tes monts, souvent mirent bas dans des douleurs cruelles. » Pénée lui répondit en versant des larmes : « Létô, Nécessité est une grande déesse. Je ne dédaigne pas, Souveraine, tes douleurs ; je sais que d'autres accouchées se sont lavées dans mes eaux. Mais Héra n'a cessé de me menacer. Vois le gardien qui fait le guet du haut de la montagne : il m'aura bien vite tiré de mon lit. Que faire ? Te plaît-il que le Pénée disparaisse ? Qu'elle vienne donc l'heure fatale ! Je souffrirai tout pour toi, quand je devrais voir refluer et se dessécher mes eaux, quand je devrais être perdu pour toujours, et rester sans honneur seul entre les fleuves. Je suis là ; qu'est-il besoin de plus ? Appelle Ilithye. » Il dit, et arrêta ses flots puissants. Mais Arès, arrachant de leurs fondements les cimes du Pangée, allait les précipiter dans ses eaux, en abolir le cours ; de là-haut, poussant un cri retentissant, il frappa de la pointe de sa lance le bouclier, qui résonna avec un bruit d'armes ; l'Ossa en trembla, et la plaine de Crannôn, et les cimes du Pinde, où souffle un vent violent ; la Thessalie tout entière frémit de peur ; si fort avait retenti le bruit du bouclier. Comme tremblent tous les replis de l'Etna fumant quand se retourne sur les épaules, dans les entrailles de la Terre, le géant Briarée, et que la fournaise gronde toute, avec les ouvrages de la forge, sous les tenailles d'Héphaistos ; comme alors les vases et les trépieds travaillés au feu, s'écroulant les uns sur les autres, font un bruit épouvantable : tel aussi fut perçu le fracas du bouclier bien arrondi. Mais le Pénée ne cédait pas ; il demeurait inébranlable et retenait les tourbillons rapides de ses eaux.

Enfin la fille de Coios s'écria⁵¹ « Adieu, adieu, je ne veux pas que tu souffres pour la pitié que tu me montres ; ta générosité sera récompensée. » Puis, fatiguée de tant d'efforts, elle s'avança vers les îles de la mer. Mais elles

refusaient de la recevoir ; et les Échinades⁵² aux bons refuges, et Corcyre, la plus hospitalière de toutes. Car la fureur d'Iris, du haut de la cime du Mimas, les détournait d'elle ; effrayées par les menaces, elles fuyaient l'approche de Létô de toutes leurs forces, au courant de la mer. Déjà elle abordait Ogygie, la future Cos, l'île de Mèrops⁵³, la demeure sacrée de l'héroïne Chalciopé, quand la voix de l'enfant l'arrêta : « O ma mère, non, ne m'enfante pas ici. Je n'ai rien à reprocher à cette île et ne lui veux aucun mal : elle est grasse et riche en pâtures autant que nulle autre. Mais les Moires lui doivent un autre Dieu, de la haute lignée des Rois sauveurs⁵⁴ ; sous son diadème viendront se ranger, dans une soumission volontaire au chef macédonien, les deux continents et les pays qui bordent la mer, jusqu'au couchant, jusqu'au point d'où le soleil est emporté par ses chevaux rapides : il possédera les vertus paternelles. Et un jour viendra où nous lutterons ensemble, un jour où, levant contre la Grèce l'épée barbare et lançant l'Arès celté, les derniers des Titans, accourus du fond de l'Occident, se précipiteront, pareils aux flocons de la neige, aussi nombreux que les constellations qui paissent la prairie céleste, un jour où ils se presseront tout autour des lieux forts, (*lacune*) de la plaine de Crissa et des terres (*lacune*), et où ils verront la grasse fumée sur les autels du dieu voisin⁵⁵. Et ce ne sera plus simple oui-dire : déjà, près de mon sanctuaire, on verra briller les phalanges ennemies, et près de mes trépieds, les glaives et les ceinturons impudents, et les boucliers détestables qui pour les Galates, race insensée, marqueront la route d'un triste destin. Une partie de ces armes sera mon butin ; les autres, aux bords du Nil, verront les guerriers qui les portent rendre le dernier soupir sur le bûcher, et elles resteront là, en récompense des grands exploits du Roi. O toi qui dois être Ptolémée, voilà l'oracle que je te rends. Plus tard, chaque jour, tu diras les louanges du dieu qui prophétisais dès le sein maternel. Et toi, ma mère, écoute-moi bien. On voit sur les flots une île étroite, errant sur

les mers; elle n'a pris racine nulle part; comme la tige d'asphodèle, elle vogue au gré des flots, sous le Notos ou l'Euros, où la porte la mer. C'est là que je veux être porté; car en ce lieu tu trouveras bon accueil. « Il parla ainsi, et les îles de la mer s'enfuyaient. Astéria, toi qui aimes les chants, tu venais des parages de l'Eubée pour revoir après peu de jours le cercle des Cyclades, et l'algue du Gêreste ⁵⁶ traînait après toi (*lacune*). Ton cœur se consumait en voyant la malheureuse mère accablée de douleurs : « Héra, fais de moi ce qu'il te plaît; je ne me garde pas de tes menaces; viens, viens à moi, Létô. » Tu dis, et Létô vit finir la malédiction de ses tristes courses errantes. Elle s'arrêta aux bords de l'Inôpos, qui jaillit de terre à son plus haut niveau quand le Nil se précipite à pleins bords des hauteurs d'Éthiopie. Elle délia sa ceinture, et s'appuya, les épaules renversées, contre le tronc d'un palmier, en proie à une angoisse cruelle; sa chair ruisselait de sueur. Elle dit, frémissante de douleur : « Pourquoi, mon enfant, accables-tu ta mère? La voilà, cher fils, l'île qui flotte sur la mer. Viens au monde, viens, mon enfant, et, doucement, sors de mes entrailles. »

Épouse de Zeus, au cœur irrité, tu ne devais pas rester longtemps sans être instruite; bien vite elle accourut vers toi, la messagère. Encore haletante, la parole troublée par la crainte, elle dit : « Héra, Vénérable, reine des déesses, je t'appartiens; toutes choses t'appartiennent; tu règnes légitimement sur l'Olympe, et nous ne craignons le bras de nulle autre déesse. Apprends, ma reine, à qui est due ta colère. Létô dénoue sa ceinture dans une île. Toutes les autres la repoussaient, nulle ne lui était hospitalière; mais Astéria, à son approche, l'a appelée par son nom, Astéria, ordure de la mer. Te voilà instruite. Chère maîtresse — tu le peux — défends tes serviteurs, qui par ton ordre foulent le sol. » Ayant ainsi parlé, elle s'assit au pied du siège d'or, comme la chienne d'Artémis, la poursuite achevée, se couche sur les traces du gibier, les oreilles hautes, toujours prêtes à entendre l'appel de la déesse; pareillement la fille de Thaumás se tenait au pied

du trône d'Héra. Rien ne la distrairait jamais de sa faction; même lorsque le sommeil étend sur elle l'oubli comme une aile, au coin du trône divin, la tête penchée doucement, elle dort inclinée; elle ne délie ni sa ceinture, ni ses sandales de course, afin de répondre au premier mot de sa maîtresse. Mais la déesse s'écria, dans sa douleur et son indignation : « Honteuses créatures de Zeus, puissiez-vous ainsi vous unir en secret et enfanter clandestinement, non pas même là où les viles esclaves enfantent dans la souffrance, les malheureuses, mais là où mettent bas les phoques, les monstres marins, sur des rocs perdus. Pour Astéria, je ne lui tiens point rigueur de sa faute et je ne la punirai pas comme elle le mériterait : car ce fut très mal à elle d'être complaisante à Létô. Mais j'ai pour elle une estime singulière, parce qu'elle a respecté ma couche, et préféré la mer à Zeus. »

Elle dit, et les cygnes, serviteurs harmonieux du divin Apollon, quittant le Pactole de Méonie, tournèrent sept fois ⁵⁷ autour de Délos; sept fois ils chantèrent pour l'accouchée, les oiseaux des Muses, les plus mélodieux de la gent ailée; et plus tard l'enfant attacha à sa lyre autant de cordes que les cygnes avaient chanté de fois aux couches de sa mère. Ils ne chantèrent pas une huitième fois; mais le jeune dieu s'élança du sein maternel, et pendant longtemps les nymphes de Délos, race du fleuve antique, dirent le chant sacré d'Ilihye ⁵⁸, et l'éther sonore retentit de cris perçants; Héra ne s'en irrita pas, car Zeus s'était apaisé.

Alors, ô Délos, tout ton sol se teignit d'or; tout le jour, un flot d'or coula de ton lac arrondi; tel qu'une chevelure d'or fut le feuillage de l'olivier qui vit naître le dieu; le profond Inopos au cours sinueux roula un torrent d'or. Et toi, de dessus le sol d'or soulevant l'enfant, tu le pris dans ton sein, et tu t'écrias : « O Grande Déesse ⁵⁹, riche en autels, riche en cités, qui produis toutes choses, et vous, terres grasses, continents, îles qui m'entourez, me voici, moi Délos, terre aride. Mais Apollon sera nommé de mon nom le Délén; et nulle terre ne sera aimée d'un

dieu, ni Kerchnis de Poseidon, souverain de Léchaion ⁶⁰, ni d'Hermès le pays de Cyllène, ni de Zeus la Crète, autant que je serai aimée, moi, d'Apollon; je ne serai plus l'île errante.» Tu parlas ainsi, et l'enfant prit à ses lèvres le doux sein.

Depuis, tu es de toutes les îles la plus sainte, ô terre nourricière d'Apollon. Enyô, ni Hadès, ni les chevaux d'Arès ne foulent ton sol. Tous les ans, tu reçois dîmes et prémices, et les cités t'envoient des chœurs de danse, celles qui se dressent à l'Orient, et celles qui se dressent au couchant, et celles du milieu, et les peuples aussi, race très antique, qui ont leurs demeures au nord, au delà des rivages de Borée. Les premiers, ils acheminent vers toi la paille de froment et les gerbes d'épis sacrés. Les Pélasges les reçoivent d'abord, ces prémices venues de si loin, les Pélasges de Dodone, qui couchent sur le sol, et qui ne laissent jamais se taire le bassin de bronze ⁶¹. De leurs mains ils passent par une seconde course à la ville sainte et aux monts de la terre Malienne. Puis chez les Abantes, dans la fertile plaine Lélantienne; de l'Eubée la traversée n'est pas longue : ses ports sont tes voisins. Les premières de chez les blonds Arimaspes, Oupis et Loxô et la bienheureuse Ekaergé, filles de Borée, te portèrent la paille et les gerbes; et avec elles les plus braves des jeunes hommes. Ils ne connurent pas le retour : leur part fut bonne pourtant et leur gloire ineffaçable. Car les filles de Délos, lorsque le chant éclatant de l'hyménée trouble leur âme, consacrent à ces vierges leur chevelure d'enfant, et les garçons apportent à ces jeunes hommes, en prémices, l'offrande de leur première barbe.

Astéria, au parfum d'encens, les îles font cercle autour de toi, autour de toi elles forment comme un chœur de danse. Jamais Hespéros à l'épaisse chevelure ne te voit silencieuse, jamais sans le bruit des danses, mais toujours retentissante. Les hommes du pays chantent l'hymne du vieillard Lycien, l'hymne qu'Olen, porte-paroles des dieux, apporta de Xanthos, et le chœur dansant des femmes bat le sol résistant. Alors on charge de couronnes la statue sainte et fameuse de l'antique Cypris, que

Thésée éleva, avec les jeunes enfants, quand il revint de Crète : échappés au monstre mugissant, sauvage progéniture de Pasiphaé, ainsi qu'aux replis du tortueux labyrinthe, ils dansaient en rond, Déesse vénérable, autour de ton autel, au son de la cithare, et Thésée menait le chœur. C'est pourquoi le navire de fête que les fils de Cécrops envoient à Phoibos ⁶², porte en offrande perpétuelle les agrès de la nef de Thésée.

Astéria, terre aux mille autels, terre abondante en prières, quel marin, quel marchand de l'Égée passa jamais, sans y aborder, devant ton rivage, sur son vaisseau rapide? Si fort que soufflent les vents, quelle que soit la nécessité qui presse leur course, ils ont bientôt fait de carguer les voiles; et ils ne se rembarquent qu'après avoir tourné autour de ton grand autel en se flagellant, et, les mains derrière le dos, mordu le tronc de l'olivier sacré : c'est la nymphe délienne qui imagina ces rites pour amuser et faire rire Apollon enfant.

Foyer des îles, île aux beaux foyers, salut à toi, salut à Apollon, salut à la fille de Létô.

POUR LE BAIN DE PALLAS

Servantes préposées au bain de Pallas, venez, venez toutes. Déjà j'entends hennir les cavales sacrées; la déesse est prête, elle s'avance. Accourez, accourez, blondes filles de Pélasgos. Jamais Athéna ne baigna ses bras robustes avant d'avoir essuyé les flancs poudreux de ses chevaux; jamais, non pas même le jour où, sous son armure tout éclaboussée d'une boue sanglante, elle revenait de combattre les injustes Fils de la Terre. Mais d'abord, dételant ses chevaux, elle lava leur sueur avec l'eau de l'Océan; elle épongea l'écume figée à leurs bouches rongeuses de freins. Allez, Achéennes, et n'apportez ni parfums ni alabastres; — j'entends le bruit des moyeux sous l'essieu — non, pas de parfums, servantes, ni d'ala-

bastres pour Pallas : Athéna n'aime pas les mélanges de parfums. N'apportez pas davantage de miroir : son visage est toujours beau. Même à l'époque où sur le mont Ida le Phrygien jugeait la fameuse querelle ⁶³, la grande déesse ne se regarda ni dans le disque de bronze, ni dans les flots transparents du Simois; Héra non plus; mais Cypris, souvent, le miroir de bronze à la main, fit et refit la même boucle de ses cheveux. Ce jour-là, ayant parcouru deux fois soixante diaules ⁶⁴, Athéna — tels, près de l'Eurotas, les astres de Lacédémone ⁶⁵ — prit simplement de l'essence que produit son arbre, l'olivier, et en frotta expertement son corps, ô jeunes filles, et ses joues rougissaient, pareilles à la rose matinale ou aux grains de la grenade. Aujourd'hui non plus n'apportez pour elle que l'huile virile, l'huile qui servit à Castor et à Héraclès. Et portez-lui aussi un peigne tout en or, pour qu'elle peigne sa chevelure et qu'elle lisse ses belles boucles.

Viens, Athéna : voici la troupe, chère à ton cœur, des filles virginales des puissants Arestorides ⁶⁶. Athéna, voici le bouclier de Diomède : il est porté selon l'usage antique des Argiens, qu'enseigne Eumédès, ton prêtre favori. Ayant découvert le complot meurtrier du peuple contre lui, il s'enfuit, avec ta statue sainte, et s'établit sur le mont Créion, oui sur le mont Créion : et il te dressa, déesse, sur les rochers escarpés qu'on nomme encore aujourd'hui les Pierres de Pallas.

Viens, Athéna, destructrice de villes, déesse au casque d'or, que charme le fracas des chevaux et des boucliers. Aujourd'hui n'allez pas puiser au fleuve, porteuses d'eau; aujourd'hui, Argos, il faut boire aux sources et non au fleuve; aujourd'hui, servantes, portez vos cruches à la source Physadia, à la source Amymoné, la fille de Danaos. Car roulant dans ses ondes l'or et les fleurs mêlés, l'Inachos vient des monts revêtus de pâturages porter ses belles eaux au bain d'Athéna. Mais, Pélasge, garde-toi bien de voir, même contre ton gré, la Déesse Reine. Qui verra nue Pallas, protectrice de la Ville, regardera Argos pour la dernière fois. Athéna, Souveraine,

viens à nous. Cependant à ces filles je dirai une histoire; elle ne m'appartient pas, d'autres l'ont déjà contée.

Filles, il y avait jadis à Thèbes une nymphe, la mère de Tirésias, et Athéna l'aimait fort, plus qu'aucune de ses compagnes. Jamais elles ne se séparaient. Que ce fût vers l'antique Thespies qu'elle conduisit ses chevaux, que ce fût vers Coronée, où elle a son bois odorant et ses autels, au bord du Couralion, vers Coronée ou vers Haliarte, par les terres de Béotie ⁶⁷, souvent la déesse la faisait monter sur son char. Il manquait quelque chose aux entretiens et aux chœurs de danse de ses nymphes, lorsque Chariclô ne les menait pas. Mais, compagne chérie d'Athéna, elle n'en devait pas moins verser bien des larmes. Un jour, sur l'Hélicon, elles avaient dégrafé et ôté leurs péplos près de la source Hippocrène aux belles eaux; elles se baignaient; sur la colline régnait la paix du midi. Elles se baignaient toutes deux, c'était l'heure de midi, et une grande paix enveloppait la colline. Tirésias, adolescent à la barbe naissante, se promenait, seul avec ses chiens, en ce lieu sacré. Indiciblement altéré, il s'approcha des eaux courantes. Le malheureux ! Par mégarde il vit ce qu'il n'est pas permis de voir. Irritée, Athéna pourtant lui parla : « Quel mauvais génie, fils d'Éuérès, toi qui d'ici n'emporteras pas tes yeux, t'a conduit par ce chemin funeste ? » Elle parla ainsi, et la nuit prit les yeux de l'enfant. Il était là, debout, muet; la douleur liait ses genoux; il ne pouvait plus parler. Et la nymphe s'écria : « Qu'as-tu fait de mon fils, Souveraine ? Est-ce là, déesses, votre amour pour nous ? Tu m'as ravi les yeux de mon fils. O malheureux enfant ! Tu as vu le sein et les flancs d'Athéna, et tu ne reverras plus le soleil. Infortunée que je suis ! O mont, ô Hélicon, terre où je ne porterai plus mes pas, tu as pris beaucoup en échange de peu de choses; pour quelques daims et quelques faons que tu as perdus, tu gardes les yeux d'un enfant ! » Et la mère, enlaçant de ses bras son fils chéri, exhalait la plainte gémissante du rossignol et elle pleurait de lourdes larmes. Mais la déesse Athéna eut pitié de sa compagne

et elle lui dit ces paroles : « Femme divine, retire tous ces propos dictés par la colère. Ce n'est pas moi qui ai fait le malheur de ton fils. Il ne saurait être agréable à Athéna de ravir la lumière à un enfant. Mais ainsi le veulent les lois de Cronos : qui verra un des immortels, si le dieu n'y consent, paiera cher cette vue. Femme divine, ce qui est fait l'est irrévocablement ; la Moire à ton fils a filé ce sort, le jour même où tu le mis au monde. Aujourd'hui, fils d'Éuérès, recueille ce qui t'est dû. Que de victimes un jour brûleront sur l'autel la fille de Cadmos ⁶⁸ et Aristée en demandant aux dieux de voir aveugle leur enfant unique, l'adolescent Actéon ! Et pourtant il sera le compagnon de chasse de la puissante Artémis ; mais ni de l'avoir suivie dans ses courses, ni d'avoir ensemble, dans la colline, lancé les traits, rien ne le sauvera, le jour où il aura aperçu au bain, et sans le vouloir, la gracieuse déesse ; celui même qui fut leur maître servira de pâture à ses chiens ; et la mère parcourra les bois pour rassembler les os de son fils. Elle te dira heureuse et fortunée, toi à qui la montagne n'a pris de ton fils que la vue. Amie, ne te plains plus ; par amitié pour toi, je le favoriserai de bien d'autres privilèges. Je ferai de lui un devin dont le nom passera à la postérité, un plus merveilleux devin que nul autre. Il connaîtra le vol des oiseaux, ceux qui sont favorables, ceux dont on ne peut tirer aucun augure, et ceux aussi dont le vol est funeste. Il rendra de nombreux oracles aux Béotiens, il en rendra de nombreux à Cadmus, et plus tard aux puissants Labdacides. Je lui donnerai un grand bâton pour guider ses pas et je le ferai vivre de longues années. Une fois mort, il sera seul parmi les ombres à rester en possession de sa science et le puissant Conducteur des peuples l'honorera ⁶⁹. » Elle dit et de la tête fit un signe d'assentiment : tout ce à quoi consent Pallas s'accomplit. Car à Athéna, seule d'entre ses filles, ô Servantes préposées au bain de Pallas, Zeus a accordé tous les pouvoirs paternels ; ce n'est pas d'une mère que naquit la déesse, mais de la tête même de Zeus. Et la tête de Zeus ne donne pas de vain assentiment (*lacune*).

Elle vient, Athéna, à l'instant même. Accueillez la déesse, filles, vous toutes qui aimez Argos ; donnez-lui des louanges, donnez-lui des prières, implorez-la à grands cris. Salut déesse, et veille sur Argos l'Inachienne. Salut, quand tu viens à nous, salut quand tu ramènes tes chevaux, salut et garde la terre Danaenne !

A DÉMÉTER

Quand la corbeille sacrée s'avance, femmes, acclamez la déesse : « Salut, Déméter, salut, Très Féconde, Dispensatrice du blé ! » Vous, profanes, quand s'avance la corbeille sacrée, regardez-la du sol, non pas des toits de vos maisons, non pas d'en haut : cela n'est permis à personne, ni à enfant, ni à femme, ni à fille à la chevelure flottante, cracherait-on même d'une bouche à jeun ⁷⁰. » Hespéros a abaissé son regard du haut du ciel — quand viendra la corbeille sacrée ? — Hespéros qui, seul, décida Déméter à se désaltérer, quand, ignorant le sort de sa fille ravie, elle cherchait ses traces ⁷¹. Souveraine, comment tes pieds ont-ils pu te porter jusqu'à l'Occident, jusque chez les Noirs, jusqu'au pays des pommes d'or ? Tu restas tout ce temps sans boire, ni manger, ni laver ton corps. Trois fois tu passas l'Achéloös aux flots d'argent, trois fois tu traversas chacun des fleuves intarissables, trois fois tu t'assis à terre, près du puits Callichore ⁷², sale, altérée et tu ne pris pas de nourriture ni ne lavas ton corps. — Mais taisons ce qui fit couler les larmes de Déo ; mieux vaut dire comment aux cités elle donna de bonnes lois, comment la première elle coupa les chaumes, les gerbes sacrées d'épis et les fit fouler aux pieds des bœufs, au temps où Triptolème était initié à une science bienfaisante. Mieux vaut dire — afin qu'on sache fuir l'insolence — comment... (*lacune*).

Ce n'était pas encore le pays de Cnide, mais la terre sainte de Dôtion qu'habitaient les Pélasges ⁷³. Ils avaient

dédié à Déméter un beau bois d'épaisse futaie, où une flèche aurait trouvé difficilement à passer. Les pins, les grands ormes, les poiriers, les beaux pommiers y abondaient; pareille à l'ambre, l'eau bondissait dans le canal des sources. La déesse aimait passionnément ce pays, comme elle aime Éleusis, Triopé et Enna. Mais le bon génie des Triopides se mit à les haïr, et un dessein mauvais envahit Érysichthon. Il partit, ayant avec lui vingt hommes, tous en pleine force, tous des géants, capables de raser toute une ville, armés de haches et de cognées; ils coururent, les insensés, au bois de Déméter. Il y avait là un peuplier, grand arbre qui touchait au ciel; les nymphes y folâtraient au milieu du jour. Frappé d'abord, il exhala dans toute la futaie un gémissement. Déméter s'aperçut qu'on maltraitait son bois sacré et, dans sa colère : « Qui donc, dit-elle, abat mes beaux arbres ? » Aussitôt elle prit l'aspect de Nikippa, dont le peuple avait fait sa prêtresse; dans sa main elle tenait les guirlandes et les pavots et elle avait une clef pendue à son épaule. Cherchant à apaiser le méchant et impudent individu : « Enfant, dit-elle, qui coupes les arbres consacrés aux dieux, arrête, mon enfant, fils tant aimé de tes parents, arrête, éloigne tes hommes, si tu ne veux pas qu'elle s'emporte contre toi, la vénérable Déméter, dont tu pillas les biens sacrés. » Mais Érysichthon, avec un regard plus terrible que n'a pour le chasseur, sur les monts du Tmaros, la lionne qui met bas avant terme et dont l'œil, dit-on, est si effrayant : « Va-t-en, dit-il, que je ne te plante pas ma hache dans le corps. Ces arbres serviront à couvrir la salle où, continuellement, je rassasierai mes amis de festins délicieux. » Ainsi parla l'enfant et Némésis⁷⁴ enregistra ses paroles mauvaises. Déméter entra dans une indicible colère; elle fut de nouveau la déesse; ses pas touchaient le sol et sa tête l'Olympe. Demi-morts à la vue de sa majesté, les bûcherons s'enfuirent en hâte, laissant dans les arbres les cognées. Elle, sans se soucier d'eux, car ils avaient obéi à la nécessité, sous la main d'un maître, répliqua à leur chef odieux : « Oui, oui,

bâties ta salle, oui, chien, ta salle de festins; tu festoieras désormais et souvent. » Elle n'en dit pas davantage, et à Érysichthon infligea un sort cruel. Elle mit en lui une faim terrible et sauvage, une faim ardente, violente, dont la force le rongerait comme une maladie. Malheureux ! Tout ce qu'il mangeait ne faisait que nourrir sa faim. Il y avait vingt serviteurs pour lui préparer ses repas, douze pour puiser le vin; car Dionysos avait uni sa colère à celle de Déméter; tout ce qui offense Déméter offense aussi Dionysos. Les parents d'Érysichthon avaient honte de le laisser aller à des banquets, à des soupers; on imaginait toute sorte de prétextes. La famille d'Orménos⁷⁵ vint l'inviter aux jeux d'Athéna Itoniade; la mère déclina l'invitation : « Il n'est pas là, il est parti hier pour Cranôn réclamer cent bœufs qu'on nous doit. » Polyxô, la la Mère d'Actorion, mariant son enfant, les pria tous deux, Triopas et son fils : mais la mère, le cœur gros, répondit en versant des larmes : « Triopas ira, mais Érysichthon a reçu un coup, d'un sanglier, dans un vallon du Pinde; il y a neuf jours qu'il est couché. » Pauvre femme, que de mensonges l'amour de ton fils ne t'a-t-il pas fait faire ! Donnait-on un dîner, « Érysichthon est en voyage. » Célébraient-on un mariage, « Érysichthon s'est blessé au jeu du disque, » « il a fait une chute de cheval, » « il est dans l'Othrys où il compte le bétail. » Et lui, au fond de la demeure, à table tout le jour, il dévorait des mets innombrables. Plus il mangeait, plus s'exaspérait sa faim mauvaise. Comme un abîme marin, elle engloutissait, pour rien, sans profit, toutes les nourritures. Ainsi que la neige sur le Mimas, ou une poupée de cire au soleil, et bien plus encore, il fondait, si bien qu'à la fin le malheureux n'eut plus, outre les nerfs, que les fibres et les os. La mère pleurait; elles se lamentaient les deux sœurs, et celle qui lui donna le sein, et les dix servantes aussi se désolaient. Triopas enfin, lève les mains jusqu'à ses cheveux blancs et apostrophe Poseidon qui ne veut pas l'entendre : « Père, qui n'es pas un père, jette les yeux sur ta troisième postérité, s'il est vrai que je suis votre enfant,

à toi et à Kanaké, la fille d'Éole, et si ce malheureux est bien mon fils. Plût au ciel que, frappé par Apollon, il eût reçu de mes mains les derniers devoirs. Maintenant il n'est plus, sous mes yeux, qu'une Faim mauvaise. Chasse ce mal terrible, ou charge-toi de le nourrir; ma table y renonce. Mes étables sont vides, vide est mon parc à bétail; et mes cuisiniers refusent tout service. » On détela les mulets du grand char; la vache, que sa mère élevait pour Hestia, il la mangea, ainsi que le cheval de course et le cheval de bataille, et la chatte, dont s'effrayaient les souris. Aussi longtemps qu'il resta des ressources dans la maison de Triopas, les appartements familiaux furent seuls à connaître le mal. Mais quand les dents du malheureux eurent achevé de broyer tout ce que renfermait l'opulente maison, alors le fils du roi se posta aux carrefours des chemins, et mendia morceaux, rebuts et déchets de cuisine. Déméter, je ne souhaite pas d'avoir pour ami celui que tu détestes; que son toit ne touche pas le mien; ce sont de mauvais voisins pour moi que tes ennemis.

Chantez, filles, et, faites entendre ensuite votre invocation, femmes : « Déméter, salut, salut, Très Féconde, Dispensatrice du blé ! » Comme portent la corbeille sainte quatre chevaux à la blanche crinière, ainsi la grande déesse, la Souveraine nous apportera le clair printemps, le clair été et clairs aussi l'hiver et la fin de l'automne, et, d'année en année, elle nous protégera. Comme nous marchons dans la ville sans chaussure et sans bandeau, ainsi nos pieds et nos têtes seront toujours intacts. Comme les canéphores portent les corbeilles pleines d'or, puissions-nous avoir assez d'or pour dépenser sans compter. Les non initiées accompagneront le cortège jusqu'au prytanée de la ville; les initiées, celles qui n'ont pas soixante ans, suivront la corbeille jusque chez la déesse; mais celles que l'âge alourdit, celles qui tendent leurs mains vers Ilithye ou qu'afflige quelque mal, celles-là iront seulement jusqu'où leurs genoux pourront les porter; Déo leur donnera toutes choses à foison et la force d'aller un jour jusqu'à son temple.

Salut, déesse; garde cette ville dans la concorde et le bonheur; dispense-nous tous les biens que produit la terre; fais croître le bétail, dispense-nous les fruits, dispense-nous les épis, donne-nous les moissons; fais croître aussi la paix; afin que celui qui a semé moissonne aussi. Sois-moi favorable, Déméter tant priée, toute puissante entre les déesses.

ÉPIGRAMMES

I

Un étranger, homme d'Atarnes, consultait Pittacos de Mitylène ⁷⁶ le fils d'Hyrras : « Excellent vieillard, j'ai le choix entre deux mariages. L'une des filles est de mon rang, pour la fortune et la naissance; l'autre m'est bien supérieure. Que faire? Allons, conseille-moi; qui des deux épouserai-je? » Il dit et Pittacos levant son bâton, l'appui de sa vieillesse, de répondre : « Vois, ceux-ci te diront le mot de la situation. » C'étaient, dans un carrefour spacieux, des enfants qui faisaient tourner sous le fouet de rapides toupies. « Suis leurs pas. » Et l'homme s'approcha. « Pousse, disaient les enfants, celle qui est près de toi. » En entendant ces mots l'étranger renonça à poursuivre le mariage riche; il avait compris l'avertissement des enfants. — Comme il conduisit dans sa maison l'humble fille, toi aussi, va prendre celle qui est de ton rang.

II

Quelqu'un m'a appris ton destin, Héracléitos, il m'a tiré des larmes. Je me suis rappelé combien de fois, tous les deux, nous avons prolongé nos causeries jusqu'au coucher du soleil. Ainsi, mon hôte d'Halicarnasse, depuis longtemps, tu n'es plus que cendre. Mais ils vivent tes chants de rossignol, et sur eux Hadès, qui ravit toutes choses, n'étendra pas la main.

III

Ne me salue pas, méchant, passe ton chemin. Ton salut, c'est de ne pas t'approcher.

IV

Timon, tu n'es plus. De l'ombre ou de la lumière, que détestes-tu davantage? — « L'ombre; car vous êtes plus nombreux encore chez Hadès. »

V

Une coquille de la mer, voilà ce que j'étais autrefois, déesse du Zéphyrion ⁷⁷, maintenant, Cypris, tu as en moi la première offrande de Sélénaia, un nautil. Sur mer je voguais, tantôt dans le vent, et tendant ma voile à mes cordages, tantôt sur les eaux calmes où règne Galéné, la brillante déesse, et ramant vigoureusement avec mes pieds. Et ainsi je justifiais mon nom. Cela jusqu'au jour où j'échouai aux rivages d'Ioulis, pour devenir le joli bibelot qui t'est consacré, Arsinoé. Désormais dans les demeures marines, l'humide alcyon ne pondra plus ses œufs pour moi comme jadis, car je suis sans vie. A la fille de Clinias accorde tes grâces, elle sait agir généreusement : elle est de Smyrne en Eolide.

VI

Je suis l'œuvre du Samien ⁷⁸ qui autrefois accueillit dans sa maison le divin aède. Je célèbre Eurytos et ses infortunes, et la blonde Ioléia. On m'attribue à Homère; pour Créophile, Zeus bon, c'est beaucoup.

VII

Theaitétos ⁷⁹ suit la voie d'un art pur. Il se peut qu'elle ne mène pas, Bacchos, à ton laurier; mais les hérauts ne feront retentir le nom des vainqueurs qu'un court instant; lui, l'Hellade ne cessera de proclamer son génie.

VIII

Un petit mot, Dionysos, suffit au poète heureux : « Victoire ! » Il n'en dit pas plus long. Mais celui que tu

n'inspires pas, si on lui demande : « Quelle est ta chance? » — « Terrible, dira-t-il, est mon sort. » Que celui qui trame l'injustice parle ainsi; pour moi, ô dieu, le mot aux courtes syllabes.

IX

Ici Saôn d'Acanthos, fils de Dicôn, dort d'un sommeil sacré; ne dis pas qu'ils meurent, les gens de bien.

X

Si tu cherches Timarchos dans l'Hadès, pour apprendre quelque chose de l'âme et de la vie d'outre-tombe, demande le fils de Pausanias, de la tribu Ptolémaïs; tu le trouveras parmi les hommes pieux.

XI

L'étranger était petit; et la ligne qui n'en dit pas long, « Thérís, fils d'Aristaios, Crétois » est encore trop longue pour moi (sa pierre).

XII

Si tu vas à Cyzique, il ne te sera pas difficile de trouver Hippacos et Didymé : leur famille n'est pas obscure. Tu auras à leur dire une parole amère; n'importe, tu leur diras que je retiens ici un de leurs fils, Critias.

XIII

Est-ce ici que repose Charidas? — « Si c'est le fils d'Arimmas de Cyrène que tu veux dire, oui, c'est ici. » — O Charidas, qu'y a-t-il sous la terre? — D'épaisses ténèbres. — En revient-on? — Mensonge. — Et Pluton? — « Un mythe. » — Malheur! — Ce que je te dis, c'est la vérité. Mais si tu veux une parole agréable, voici : un « bœuf » de Pella ⁸⁰ est un beau bœuf chez Hadès.

XIV

Ce dieu qu'est Demain, qui donc peut se vanter de le connaître? quand toi, Charmis, que nous pouvions voir hier encore, nous t'avons le lendemain enterré en pleurant. Non, ton père Diophôn n'a jamais vu rien de plus triste.

XV

Timonoé. Mais qui es-tu? Par les dieux je n'aurais pas reconnu ton nom, si la stèle ne portait ceux de ton père, Timothéos, et de Méthymna, ta ville. Oui! je le dis, il a ressenti cruellement son veuvage, ton époux Euthyménès!

XVI

Créthis qui abondait en récits, Créthis habile aux beaux jeux! Les filles de Samos la cherchent partout, leur charmante compagne, l'intarissable babillarde; et elle, sous cette pierre, dort du sommeil qui sera la part fatale de toutes.

XVII

Quel bonheur s'il n'y avait jamais eu de navires rapides! Nous ne pleurerions pas Sôpolis, le fils de Diocleïdès. Maintenant, quelque part, la vague porte son cadavre; et ce n'est pas devant lui, c'est devant un nom et un tombeau vide que nous passons.

XVIII

Lycos le Naxien n'est pas mort sur terre; c'est en mer qu'il a vu se perdre et son navire et sa vie, Lycos le marchand, quand il revenait d'Égine. La plaine humide porte son cadavre, et moi, son tombeau, je ne garde qu'un nom; et je publie cette vérité: « Garde-toi de la mer et de tout commerce avec elle, matelot, quand se couchent les Chevreaux! »

XIX

Un enfant de douze ans! Son père Philippes l'a déposé dans ce tombeau, Nicotélès, tout son espoir!

XX

Le matin nous enterrions Mélanippos; au coucher du soleil, c'est sa jeune sœur, Basilô, qui est morte de sa propre main; ayant mis son frère au bûcher, elle n'a pu supporter la vie. Deux fois la maison d'Aristippos, leur père, a été frappée par le malheur; et Cyrène se désole toute de voir vide la maison aux beaux enfants.

XXI

Qui que tu sois, qui portes tes pas le long de mon tombeau, sache que je suis le fils et le père de « Callimaque de Cyrène ⁸¹. » Connais-les, tous les deux: l'un commanda jadis les soldats de son pays, l'autre chanta plus haut que l'envie. Il ne faut pas s'en étonner: ceux que les Muses ont vus, enfants, d'un œil favorable, elles ne les abandonnent pas dans la saison des cheveux blancs.

XXII

Astacidès de Crète ⁸², le chevrier, une Nymphel'a enlevé, dans la montagne, et maintenant Astacidès est une création sacrée. Plus jamais, sous les chênes du Dicté, plus jamais, bergers, nous ne chanterons Daphnis, mais toujours Astacidès.

XXIII

Ayant dit adieu au Soleil, Cléombrotos d'Ambracie s'élança du haut du toit dans l'Hadès. Il n'avait aucun motif de mourir, pas le moindre malheur: il avait lu de Platon un écrit, un seul, son livre sur l'Ame.

XXIV

Me voilà, moi le Héros, à la porte d'Éétion l'Amphipolitain, petite statue dans un petit vestibule, tenant un

serpent qui se tord, et n'ayant pour arme qu'une épée : irrité contre un cavalier, il m'a mis ici moi-même à pied ⁸⁵.

XXV

Callignôtos jurait à Ionis qu'il n'aurait jamais ni plus cher ami, ni plus chère maîtresse. Il le jurait ; mais, on a raison de le dire, les oreilles des Dieux sont fermées aux serments d'amour. Aujourd'hui c'est pour un garçon que son cœur est de feu ; quant à la pauvre fille, comme des Mégariens, on n'en parle plus, on ne s'en soucie plus.

XXVI

J'ai vécu humblement mon humble vie ; je n'ai pas fait le mal, je n'ai nui à personne. Terre amie, si Micycle consentit à l'injustice, ne lui sois pas légère et ne lui soyez pas légers, Dieux qui m'avez en votre pouvoir.

XXVII

D'Hésiode c'est l'accent et la manière. Certes ce n'est pas le dernier des poètes qu'a imité Aratos de Soles ⁸⁶ ; et je me demande s'il n'a pas pris pour modèle ce qu'il y a de plus exquis dans l'Épique. Salut, écrits délicats, fruit des veilles et du travail d'Aratos.

XXVIII

Je hais le poème cyclique ⁸⁵ ; je n'aime pas les sentiers battus ; je déteste l'amant qui tourne autour de vous ; je ne bois pas à la fontaine où boit tout le monde ; tout ce qui est public me dégoûte. Certes, Lysanias, tu es beau, tu es beau, Mais avant que l'écho l'ait dit clairement, quelqu'un réplique : « Il est à un autre. »

XXIX

Verse à boire et redis : « A Dioclès ! » Achélôos n'a que faire des coupes que nous vouons à l'enfant. Il est beau pourtant cet enfant, Achélôos, très beau ⁸⁶. Et si on dit que non, que je sois tout seul à connaître ce qui est beau.

XXX

Cléonicos de Thessalie, malheureux, malheureux que tu es ! Non, par le brûlant soleil, je ne te reconnaissais pas. Infortuné, qu'es-tu devenu ? Tu n'es plus qu'os et poils. Es-tu en proie au même démon que moi ? As-tu rencontré comme moi une destinée cruelle ? Oui, j'ai compris : Euxithéos a pris ton âme ; et toi aussi, en entrant ô misère, tu couvais des yeux le beau garçon !

XXXI

Le chasseur Épicydès, sur la montagne, poursuit à la trace lièvres et chevreuils. Il va par le gel et la neige. Qu'on lui dise : « Tiens, une bête de tuée », il ne la ramasse pas. Tel est mon amour. Qui le fuit, il le pourchasse ; qui est là, sous sa main, il passe à côté.

XXXII

Je le sais bien que je n'ai pas d'argent, que mes mains sont vides. Ah ! Ménippe, au nom des Charites, ne me le dis pas ce mot qui hante mes rêves. C'est mon mal de tous les instants d'entendre ce mot amer. De tout ce qui me vient de toi, ami, c'est ce qui m'est le plus cruel.

XXXIII

Artémis, Philératis t'a dressé cette statue. Accepte l'offrande, ô Vénérable, et protège la donatrice.

XXXIV

A toi, dieu qui étouffas le lion et tuas le sanglier ⁸⁷, cette branche de chêne a été consacrée. — Par qui ? — Par Archinos. — Quel Archinos ? — Le Crétois. — Je l'accepte.

XXXV

C'est ici le tombeau du fils de Battos ⁸⁸. Il savait l'art des vers, il savait boire et rire.

XXXVI

Érasixénos, le buveur au profond gosier, une coupe de vin pur, vidée coup sur coup à la santé d'un ami, l'a emporté avec elle.

XXXVII

Ménoitas de Lyctos ⁸⁹ a dédié cet arc : « Prends, Sarapis, je te donne l'arc et le carquois; les flèches, les Hespéri-tains les ont. »

XXXVIII

En présent à Aphrodite, Simon la courtisane a consacré son image, et la ceinture qui pressait amoureusement ses seins, et la statue de Pan, et les thyrses qu'elle agitait sur la colline, la malheureuse.

XXXIX

A Déméter Pylaia, pour qui Acrisios, le Pélasge, a élevé ce temple, et à sa fille, la déesse des Enfers, Timodémos de Naucratis a dédié ces offrandes, dîme de son gain : c'est un vœu qu'il avait fait.

XL

Autrefois prêtresse de Déméter, puis des dieux Cabires ⁹⁰, plus tard de la déesse du Dindymon, devenue vieille femme, je ne suis maintenant que poussière, moi... qui présidais aux chœurs des jeunes femmes. Deux enfants me sont nés, deux garçons. Je suis morte entre leurs bras, après une heureuse vieillesse. Va, et bonne chance.

XLI

Seule, une moitié de mon âme est encore vivante; l'autre moitié, je ne sais si c'est Éros ou Hadès qui l'a ravie; mais elle a disparu. S'est-elle enfuie auprès de quelque beau garçon? Je l'ai dit bien souvent : « Ne l'accueillez pas, jeunes gens, la fugitive ! » N'est-elle pas allée chez..... C'est par là, je le sais, qu'elle rôde, la pendarde, la folle d'amour.

XLII

Si c'est de plein gré, Archinos, que dans l'orgie je suis allé chez toi, alors fais-m'en mille reproches. Si ce fut sans le vouloir, alors « congédie » la « précipitation ». J'étais en proie au vin et à l'amour; l'un m'entraînait, l'autre ne me donnait pas « congé » de « congédier » la « précipitation ». Mais arrivé chez toi, je n'ai pas crié, je n'ai pas prononcé de nom; j'ai seulement baisé le seuil. Est-ce un crime? alors, oui, je suis criminel.

XLIII

Notre hôte avait au cœur une plaie secrète. Tu as vu quels cruels soupirs s'exhalaient de sa poitrine, quand il buvait pour la troisième fois, et comme, s'effeuillant, les roses glissaient de sa couronne sur le sol. Oui quelque ardeur le dévore. Par les dieux, je n'en parle pas sans raison : voleur, je connais la trace du voleur.

XLIV

Par le dieu Pan, il y a là un secret; il y a de ce côté, par Dionysos, du feu sous la cendre. Je me méfie; ne m'enlace pas. Plus d'une fois une eau tranquille ronge sourdement un mur. Ainsi j'ai peur, Ménécénos, que ce surnois, se glissant furtivement en mon cœur, ne me précipite dans l'amour.

XLV

Tu seras pris, fuis, Ménécératès. Ainsi dit, le vingt du mois, Panémos. Et le mois Lôôs ⁹¹, quel jour? — Le dix, le bœuf est venu spontanément à la charrue. Bonne affaire, Hermès, bonne affaire! Je ne chicanerai pas pour vingt jours.

XLVI

Quel charme bienfaisant a trouvé Polyphème pour guérir l'Amour! Par la Terre, ce n'était pas un ignorant que le Cyclope! Les Muses, Philippe, viennent à bout de

l'Amour. Oui, l'art du poète est le remède à tous les maux. La faim aussi, je crois, a son utilité — c'est la seule — contre les méchancetés de la vie : elle tranche net le mal d'aimer les beaux garçons. Nous aussi, nous pouvons chaque fois dire à l'impitoyable Amour : « Coupe tes ailes, enfant ; tu nous effraies juste autant qu'une mie de pain ! » Car nous les avons chez nous, tous les deux, les charmes contre la cruelle blessure.

XLVII

Cette salière appartenait à Eudémos. C'est grâce à elle qu'il a pu, vivant d'un peu de sel, braver les tempêtes — de dettes. Il l'a consacrée aux dieux de Samothrace. Il dit, dieux marins, que, sauvé par le sel, et fidèle à son vœu il dépose ici son offrande ⁹².

XLVIII

Sèmos, le fils de Miccos, me dédiant aux Muses, leur demandait le don de bien apprendre. Elles, pareilles à Glaucos, lui firent un grand présent en échange d'une petite offrande. Quant à moi, Dionysos de tragédie, je suis là, suspendu, la bouche plus béante encore que le Dionysos de Samos ! J'écoute les petits enfants qui débitent « Chevelure sacrée ⁹³ ! » Bel agrément pour moi !

XLIX

Rapporte, étranger, que me voici consacré en témoignage vraiment comique de la victoire d'Agoranax le Rodien. Je suis Pamphile, non pas certes torturé par l'amour, mais semblable à demi à une figue desséchée, ou à une lampe d'Isis ⁹⁴.

L

La Phrygienne Aischra, sa bonne nourrice, Miccos, tant qu'elle vécut, prit soin de sa vieillesse. Morte, il a consacré ici son image, pour que la postérité sache que la vieille femme a reçu la juste récompense du lait de ses seins.

LI

Elles sont quatre, les Charites. Car, aux trois qu'elles étaient, le modelleur vient d'en ajouter une autre. Elle est encore toute humide de parfums : c'est l'heureuse Bérénice, brillante entre toutes, et sans qui les Charites ne se seraient pas les Charites ⁹⁵.

LII

Ce Théocrite, aux beaux cheveux noirs, s'il me hait, puisses-tu, ô Zeus, ne pas lui ménager ta haine ; s'il m'aime, je souhaite que tu l'aimes. Oui, par Ganymède à la belle chevelure, oui, Zeus Ouranien. Toi aussi tu aimas ; je n'en dis pas davantage.

LIII

Viens une seconde fois, Ilythie, à l'appel de Lycainis ; favorise sa délivrance, qu'elle accouche heureusement ! L'offrande d'aujourd'hui, déesse souveraine, est pour une fille ; mais pour un garçon, plus tard, ton temple parfumé aura beaucoup mieux.

LIV

La dette qu'Akésôn avait contractée envers toi, Asclépios, de par son vœu pour sa femme Démodiké, tu sais bien qu'il s'en est acquitté. Si donc tu l'oublies et que tu demandes une seconde fois ton salaire, ce tableau dit qu'il portera témoignage.

LV

Callistion, la femme de Critias m'a dédiée au dieu de Canope ⁹⁶, lampe luxueuse, à vingt mèches, qu'il promet pour son fils Apellis. En voyant les feux que je lance, tu diras : « Étoile du soir, comment es-tu tombée sur la terre ? »

LVI

Euainétos, qui m'a déposé ici, déclare — moi, je n'en sais rien — qu'il m'a, coq de bronze, dédié aux Tynda-

rides, en témoignage de sa propre victoire. J'en crois le fils de Phaidros, fils de Philoxénos !

LVII

Dans le temple d'Isis Inachia se dresse l'image d'Aischylis, la fille de Thalès : c'est pour accomplir un vœu de sa mère .

LVIII

Qui es-tu, naufragé? Léontichos a trouvé ton cadavre ici, sur le rivage et t'a élevé ce tombeau, en pleurant sur sa vie dangereuse. Car il ne connaît pas le repos, lui non plus, et, comme la mouette, il vogue sur la mer.

LIX

Heureux le vieil Oreste qui, en proie à toutes les folies, a du moins été exempt de la mienne, Leucaros : il n'a pas cherché chez son ami de Phocide la preuve suprême de l'amitié. Si seulement il avait fait représenter quelque pièce, bien vite il eût perdu son ami. Et moi, mes nombreux Pylades, je ne les ai plus ⁹⁷.

LX

Vous qui passez le long du tombeau de Kimôn l'Éléen, sachez que vous passez auprès du fils d'Hippaios.

LXI

Ménécratès d'Ainos, toi non plus, ta vie n'a pas été longue ⁹⁸. Qu'est-ce donc, ô le meilleur des hôtes, qui t'a mis au tombeau? Sans doute cela même qui causa la mort du Centaure ⁹⁹. — « Non, l'heure fatale du dernier sommeil était venue pour moi, et c'est le malheureux vin qu'on accuse. »

LXII

Bêtes du Cynthe, rassurez-vous : l'arc d'Échemmas le Créton repose à Ortygie ¹⁰⁰, dans le sanctuaire d'Artémis,

cet arc qui vidait de gibier la grande montagne; maintenant la paix y règne, chèvres; la déesse vous a fait cette trêve.

LXIII

Puisses-tu dormir, Cônôpion, comme tu me fais dormir, près de ce portique glacé; puisses-tu dormir, méchante aussi mal que tu fais reposer ton amant. Tu es sans pitié pour lui, même en songe. Les voisins le plaignent; toi pas, même en songe. Va, les premiers cheveux blancs te feront ressouvenir de toutes ces cruautés.

FRAGMENTS D'ÉPIGRAMMES

I

Mômôs même écrivait sur les murs : « Oui, Cronos est un sage. » Et vois, les corbeaux eux-mêmes, du haut des toits, demandent en croassant ce qu'il faut conclure, et comment nous vivrons encore ¹⁰¹.

II

On n'a pas respecté l'inscription qui me nommait, moi fils de Léôprépès ¹⁰²... On ne vous a pas craints, Castor et Pollux, qui m'avez fait sortir, seul des convives, de la salle qui allait s'effondrer, le jour où la maison de Crannôn s'écroula sur les puissants Scopades...

III

Il s'empara du fiel âpre du chien et de l'aiguillon perçant de la guêpe, et de l'un et de l'autre il fit le venin de sa bouche.

LES CAUSES

I

ACONTIOS et CYDIPPÉ

... Déjà la jeune fille s'était couchée auprès d'un jeune garçon, selon la loi religieuse qui veut qu'avant les noces la fiancée dorme avec un enfant mâle qui a son père et sa mère. Oui, on dit qu'Héra — chien, chien, holà, cœur impudent, tu vas faire une révélation défendue. — Réjouis-toi de n'avoir pas vu les mystères de déesse terrible ¹⁰³, car tu en aurais divulgué le secret. Une grande science est funeste à qui ne sait pas retenir sa langue; en vérité, un tel homme, c'est l'enfant qui possède un couteau. C'était le lendemain matin que les bœufs devaient, le cœur déchiré, voir dans l'eau se refléter le coutelas aigu; mais, le soir, la jeune fille devint affreusement pâle, en proie à ce mal que nous faisons passer dans le corps des chèvres sauvages, et que nous nommons mensongèrement le mal sacré ¹⁰⁴; cette maladie funeste la mit aux portes d'Hadès. Une seconde fois on apprêta la couche nuptiale; une seconde fois, pendant sept mois, l'enfant souffrit d'une fièvre quarte. Une troisième fois il fut question du mariage; une troisième fois encore un frisson pernicieux saisit Cydippé. Le père n'attendit pas un quatrième avertissement; il mit à la voile pour aller trouver Apollon Delphien. Le dieu, dans la nuit, rendit cet oracle : « C'est la puissance d'un serment, juré par Artémis, qui s'oppose au mariage de ta fille. Ma sœur n'était pas occupée à châtier Lygdamis ¹⁰⁵; elle ne tressait pas le jonc à l'Amyclaiion; elle ne se baignait pas, après la chasse, dans le Parthénios; non, elle se trouvait à Délos, quand ta fille jura qu'elle ne suivrait pas un autre époux qu'Acontios. Si tu veux m'écouter, tu accompliras de tout point le serment de ta fille. Au reste, je te le déclare, tu n'allieras pas

l'argent au plomb, mais ce sera l'union de l'ambre avec l'or éclatant. Toi, le beau-père, tu es de la lignée de Codrus; et lui, le Céen, ton gendre, descend des prêtres de Zeus Aristaios, de Zeus Icmios ¹⁰⁶, dont c'est le rôle, sur la cime des monts, d'adoucir, quand elle se lève, la malfaisante canicule, et de demander à Zeus la brise qui fait tomber en masse les cailles dans les filets de lin. » Ainsi parla le dieu; et le père repartit pour Naxos et interrogea la jeune fille; elle révéla toute la vérité. Le vaisseau s'en fut chercher Acontios, devenu l'ombre de lui-même, et fit voile vers son île, l'île de Dionysos. Ainsi le dieu fit respecter le serment, et aussitôt les compagnes de la jeune fille entonnèrent les chants de l'hyménée, qui ne fut plus différé. Non, Acontios, cette nuit où tu touchas à la ceinture virginale, tu ne l'aurais donnée, je crois, ni pour la cheville d'Iphiclos, courant sur un champ d'épis, ni pour les trésors de Midas, le roi de Célènes; à l'appui de mon opinion, ils témoigneraient, ceux qui connaissent le cruel Éros. Cette union devait donner naissance à un grand nom : votre famille, Acontiadès, nombreuse et honorée, habite encore Ioulis. Homme de Céos, j'ai appris ta passion du vieux Xénomèdes, qui dans sa *Mythologie* a consigné toute l'histoire de l'île. Il a d'abord conté comment l'habitèrent les nymphes coryciennes, chassées du Parnasse par un énorme lion — d'où elle fut nommée Hydroussa — comment Ciro... alla habiter à Caryai; comment s'installèrent dans l'île ces hommes dont Zeus Alalaxios accueille les sacrifices au son des trompettes, les Cariens et les Lélèges, et comment elle reçut un autre nom de Céos, fils de Phoibos et de Mélia. L'insolence des magiciens Telchines, et leur mort par la foudre, et Démónax qui méprisa, dans sa folie, les dieux bienheureux, toutes ces histoires le vieillard les a notées sur ses tablettes; et celle aussi de la vieille Makélô, mère de Dexithéa, que les immortels laissèrent seules vivantes, quand ils ravagèrent l'île pour punir un criminel orgueil. Il y a dit aussi comment furent fondées les quatre villes : Carthaïa par Mégaclês; la cité d'Ioulis aux belles sources par Eupylos,

filis de l'héroïne Chrysô; Poiëssa, séjour des Charites aux belles tresses par..., Corésion par Aphrastós. Et puis, homme de Céos, le vieillard épris de science joignit à ces aventures celle de ton fougueux amour, c'est là que notre Calliope a trouvé l'histoire de Cydippé. Car je ne chanterai plus les fondations de cités...

.

II

LE BANQUET CHEZ POLLIS

... Il n'oubliait pas le jour de l'Ouverture des Jarres ni celui de la Fête des Conges dédié à la mémoire d'Oreste, jour de bonheur pour les esclaves; il célébrait aussi, chaque année, le culte de la fille d'Icarios, ta journée, Érigoné, sur qui se lamentent les femmes d'Attique ¹⁰⁷. Il avait invité à un banquet ses intimes, et parmi eux un étranger qui vivait depuis peu en Égypte, où il était venu pour une affaire personnelle. Il était originaire d'Icos, et je partageais son lit de table, non qu'on m'eût désigné cette place, mais parce que — Homère le dit et il n'a pas tort — un dieu assemble qui se ressemble. Il avait horreur de vider à pleine bouche, d'un trait, la coupe de Thrace; il aimait mieux le modeste vase en bois de lierre. Aussi, quand le vin circula pour la troisième fois et que j'eus appris son nom et sa race, je lui parlai : « On a bien raison de dire que le vin ne veut pas seulement sa part d'eau, mais de conversation aussi. Ainsi, car elle ne circule pas dans le gobelet à vin, ni on ne la demande au regard sourcilleux du sommelier, à l'heure où l'homme libre flatte l'esclave, ainsi versons ce baume dans l'âpre breuvage, Theugénès, et dis-moi ce que je désire entendre de toi : pourquoi chez vous honore-t-on Pélée, le roi des Myrmidons, pourquoi à Icos... le jour de sa fête, une fille portant un poireau et un pain...

III

LES FONDATEURS DE ZANKLE

Je connais, aux bouches du Gélas ¹⁰⁸, la ville qui s'appuie sur l'antique lignée de Lindos, ainsi que la Crétoise Minoa, où les filles de Cocalos répandirent sur le fils d'Europé ¹⁰⁹ l'eau bouillante d'un bain. Je connais Léontini, et Adranos ¹¹⁰, et la seconde Mégare ¹¹¹, que bâtirent là-bas les Mégariens de Nisa, et je puis dire Eubée et Éryx, chère à la maîtresse du ceste ¹¹². Car dans nulle de ces cités, le nom du fondateur ne reste inconnu au sacrifice rituel. » C'est ainsi que je parlai, et Cléo prit pour la seconde fois la parole, le bras sur l'épaule de sa sœur : « Les hommes de Kymé et ceux de Chalcis, que conduisaient Périérès et Crataiménès le Hardi abordèrent en Trinacrie et dressèrent les murs d'une ville, sans se garder du présage de l'oiseau de proie, le pire ennemi des bâtisseurs de cités, si un héron ne survient après lui; car il jette un sort sur l'enceinte qu'on vient d'élever, tandis que les arpenteurs lancent les longs cordeaux et tracent des ruelles étroites et des voies unies. [Mets plutôt ta confiance] dans les ailes du faucon ou... si tu conduis une foule de colons sur un sol étranger. Mais quand les fondateurs eurent établi des tours fortifiées de créneaux, près de la Faucille de Cronos — car c'est là que dans un trou, sous la terre, est caché le fer, zanklon, dont il coupa les parties de son père — alors ils eurent une discussion au sujet de la cité; l'un voulait qu'elle portât son nom; l'autre avait un projet tout contraire. Ils se querellèrent; se rendant chez Apollon, ils lui demandent qui nommera la nouvelle ville. Apollon dit : « Qu'elle n'ait pour patron ni Périérès ni Crataiménès. » Le dieu parla ainsi et, l'ayant entendu, ils s'éloignèrent promptement. Depuis, on invoque le fondateur de la ville sans prononcer son nom; les magistrats le convient en ces termes au sacrifice : « Qu'il vienne,

propice, à notre festin, celui qui bâtit notre ville; qu'il y assiste, et qu'ils soient deux, et plus : il coule abondamment le sang des génisses. » Elle cessa de parler, et moi, je voulais en savoir davantage; car dans mon for intérieur j'étais rempli d'étonnement : je me demandais pourquoi, près de la Source du Lierre, Haliarte, la ville de Cadmos, célèbre la fête crétoise des Théodaisia, pourquoi, seules entre les cités, Styron et la terre de Minos portent... dans de grands vases... pourquoi la source de Rhadamanthe... derniers vestiges de sa législation...

IV

HÉRACLÈS ET THÉIODAMAS

... Une épine blessa Hyllos à la plante du pied; irrité par la faim, il te tirait les poils de la poitrine et les arrachait; et toi, ô maître, tu riais malgré ta douleur; enfin, traversant un champ fertile, tu rencontrais Théiodamas, vieillard encore vigoureux, qui faisait paître ses bêtes; il tenait un bâton de dix pieds, à la fois aiguillon pour ses bœufs et mesure pour ses sillons.

Lacune.

... Tous ceux qui passeront affamés devant ma charrue...

Lacune.

... Pélée entendit aussi de ces propos que ma bouche ne laissera jamais échapper...

Lacune.

... Toi, l'homme qui excelle à enlever les bœufs par les cornes. » Ainsi s'emportait Théiodamas; toi, tu t'en souciais à peu près comme un Selle ^{112 his}, sur les monts du Tmaros, écoute le bruit de la mer Icarienne, ou une jeune prostituée les propos d'un amant pauvre, les mauvais fils leur père, et toi les accents de la lyre.

Lacune.

Salut, héros à la lourde massue, qui essayas les grandes fatigues des douze travaux commandés, et, de tant d'autres, par choix volontaire...

V

CONCLUSION DES CAUSES

... Celui à qui, pendant qu'il faisait paître ses troupeaux, les Muses dirent leurs belles histoires, sur les traces du cheval fougueux. Salut, et va au gré d'un sort plus heureux. Salut, Zeus, salut à toi aussi, et garde la maison de nos rois. Moi, je m'en irai maintenant à pied, dans la prairie des Muses.

HÉCALÉ

... Il avait attaché [à l'arbre] une autre [corde] et son épée. L'ayant aperçu, tous prirent peur; ils reculèrent en voyant devant eux l'homme à la haute taille et la bête monstrueuse. Mais Thésée, de loin, leur cria : « Restez, ne craignez rien; que l'un de vous, messenger rapide, coure à la ville; qu'il aille dire à mon père Égée — son dur souci en sera apaisé — : « Thésée n'est pas loin — oui, c'est bien Thésée que vous voyez; — de la plaine humide de Marathon il amène le taureau vivant. » Il dit, et à ces mots tous crièrent *Ié Péan*, et ils ne bougeaient pas. Le Notos n'entasse pas sur le sol autant de feuilles, ni le Borée, ni le mois même qui effeuille les arbres, qu'en jetèrent les campagnards aux pieds de Thésée; ils l'entouraient, les femmes... lui faisaient une couronne de leurs ceintures...

... Pallas avait déposé dans la corbeille sacrée l'antique rejeton d'Héphaistos ¹¹³, jusqu'au jour où elle dressa en Attique le rocher destiné à défendre les fils de Cécrops. Elle l'avait dressé en secret, mystérieusement. A cause de mon âge je n'ai pu voir ni connaître l'enfant; mais on racontait chez les oiseaux d'autrefois que Gaïa l'avait eu d'Héphaistos. Alors, pour faire un rempart à sa terre, à la terre que venait de lui octroyer le suffrage de Zeus et des douze dieux, et le témoignage de l'homme-serpent ¹¹⁴, alors elle se rendit à Pellène d'Achaïe; et les filles gardiennes de la corbeille conçurent un mauvais dessein... et de la délier...

... Pesante toujours est la colère d'Athéna. Pour moi, j'étais alors bien petite; depuis j'ai vu se succéder huit générations et mes parents dix.

... Ce sera le soir ou la nuit, le jour ou le matin, quand le corbeau qui, maintenant, rivalise de blancheur avec les cygnes, l'éclat du lait et la cime floconneuse de la

vague, verra ses ailes teintes lugubrement d'un noir de poix. Ce sera le châtiment infligé par Phoibos au messager de malheur, quand il apprendra de lui la faute de Coronis, la fille de Phlégyas, suivant Ischys, le dompteur de chevaux. » Ainsi, l'une parlant, l'autre écoutant, le sommeil les prit. Mais elles ne s'endormirent pas pour longtemps; car aussitôt survint le voisin, couvert de givre : « Allons, l'heure est passée, pour les amants, des mains en quête; déjà luit la lampe du matin; le porteur d'eau chante son antienne; la maison proche de la rue s'éveille au bruit de l'essieu qui grince sous le chariot; et les ouvriers de la forge, à coups répétés, supplicient les gens, les assourdissent...

ÉLÉGIES

I

LA CHEVELURE DE BÉRÉNICE

... Quand le fer aigu, loin de toi, creusa et détruisit (le mont), et qu'au travers de l'Athos, s'avancèrent les vaisseaux funestes des Mèdes. Que ferons-nous, faibles boucles, quand le fer vient à bout de telles montagnes? Périssent la race des Chalybes, qui, l'arrachant du sein de la terre, furent les premiers à mettre au jour le métal malfaisant, et enseignèrent le travail des marteaux. J'étais fraîchement coupée, et regrettée de mes sœurs, quand, soudain, faisant tournoyer ses ailes rapides, le frère de Memnon l'Éthiopien, le doux Zéphyre, le vent de Locride, serviteur d'Arsinoé à la belle ceinture, (m'enlève à travers l'éther) me dépose sur le sein auguste de la divine Cypris. C'est la Zéphyritis elle-même qui l'élut pour cette mission, elle la Grecque (?) qui habite le rivage de Canope. Et afin que la Couronne d'or de la fille de Minos ¹¹⁵ ne fût pas seule, pour les hommes, à siéger et à briller dans le ciel entre tant d'astres, et qu'on m'y vît aussi, moi, la belle Boucle de Bérénice, Cypris, alors que tout humide des flots de la mer, je montais vers les Immortels, Cypris me mit, astre nouveau, parmi les anciens.

II

L'INVECTIVE

Ils ne cessent de bourdonner contre moi, les Telchines, coquins qui ignorent la Muse et ne sont point nés ses amis. Car je n'ai pas composé un long poème suivi (célébrant) les rois, en mille et mille vers... ou les héros; je développe mon sujet en peu de mots, comme un enfant,

bien que mes années se comptent par de nombreux lustres. Et voici ce que, moi, je dis aux Telchines : Race épineuse, habile à vous ronger le foie, (c'est vrai, mes poèmes) tiennent en peu de lignes. Mais la Législatrice nourricière l'emporte sur le chêne immense; ... que Mimnerne est doux... sa « grande femme » ne lui a pas appris... la grue qui se délecte du sang des Pygmées revient d'Égypte vers la Thrace avec son cri strident (et le cygne...) Peste soit de vous, enfants funestes de l'Envie; jugez mon habileté poétique selon l'art, non à la mesure de l'arpent persique, et ne me demandez pas d'enfanter un poème à grand fracas : le tonnerre n'est pas à moi, mais à Zeus. Car le jour où, pour la première fois, je posai sur mes genoux la tablette de cire, Apollon Lycien me dit : « Il faut toujours, ô poète, m'offrir un lourd encens, mais, ami, que la Muse soit légère. Je t'ordonne aussi de prendre le chemin que ne foulent pas les chariots; ne conduis point ton char sur les traces des autres ni sur la grande route, mais suis ta voie propre, si étroite soit-elle. » J'obéis; car je chante parmi des hommes qui aiment la musique aiguë des cigales, non le bruit confus que font les ânes. Qu'un autre aille braire, tout comme l'animal aux longues oreilles, moi, que je sois l'être gracile, l'être ailé. Et la vieillesse, puissé-je, quand je chante, me nourrissant de la rosée matinale puisée au divin éther, puissé-je en secouer le fardeau, qui me pèse autant que l'île aux trois pointes au funeste Encelade. Ce serait bien juste : ceux que les Muses ont vus, enfants, d'un œil favorable, elles ne les abandonnent pas dans la saison des cheveux blancs.

IAMBES

I

PROLOGUE ET HISTOIRE DE LA COUPE DE BATHYCLÈS

Écoutez Hipponax; je viens du pays où un bœuf coûte une obole, et j'apporte ici mes Iambes, non pas mes Iambes guerriers contre Boupalos ¹¹⁶.

Lacune.

Par Apollon ! comme les mouches dans la chaumine du berger... ou les guêpes... (ou les invités) au banquet delphien ¹¹⁷... (les gens accourent)... par Hécate, que de monde... (à parler) on perdra le souffle... j'ôterai le manteau. Faites silence et écrivez mon discours. Bathyclès, l'Arcadien, ce ne sera pas long... car le temps me manque pour tournailler par ici.

Lacune.

(Le fils de Bathyclès) fit voile vers Milet, car le prix appartenait à Thalès qui, savant universel, avait mesuré, dit-on, la figure étoilée du Chariot, guide du marin de Phénicie. Un pivert donna un présage favorable et l'homme d'avant la lune (l'Arcadien) trouva le vieillard dans le temple de Didymes ¹¹⁸. Il râclait le sol de sa fêrule et y inscrivait la figure que trouva Euphorbos le Phrygien ¹¹⁹, le premier qui dessina triangles et scalènes et cercles, (et qui enseigna à s'abstenir de la chair) des animaux; (on le suivit), non pas tous, mais ceux qu' (un mauvais démon) possédait. L'homme lui dit ceci... « Cette coupe d'or massif... mon père m'a prié... de la donner au meilleur des sept sages... Je te la donne... » Alors Thalès, frappant le sol de son bâton, et prenant sa barbe dans sa main, parla à son tour : « Ce présent...

Lacune.

Solon (eut la coupe), et il la passa à Chilon...

Lacune.

... Et le présent revint à Thalès...

Lacune.

Thalès me consacre au dieu qui protège le peuple du Nil, m'ayant deux fois reçue comme prix...

II

LE DÉBAT DU LAURIER ET DE L'OLIVIER

Écoute la fable : les antiques Lydiens content que jadis le laurier se prit de querelle avec l'olivier; c'était un bel arbre...

Lacune.

... Du côté gauche blanc comme le ventre d'un serpent, de l'autre côté, brûlé par le soleil qui le dénude. Y a-t-il une maison dont je ne décore le seuil? Y a-t-il un devin, un sacrificateur qui ne me cueille? La Pythie est assise sur le laurier; elle a toujours à la bouche le laurier, le laurier jonche sa couche. Olivier, ô insensé, n'est-ce pas en les frappant avec le laurier que Branchos, répétant deux ou trois fois son incantation..., sauva les fils des Ioniens de la colère de Phoibos! Je figure dans les festins et dans les danses de Pythô. Je suis aussi le prix des jeux, et les Doriens me cueillent au sommet des collines de Tempé, pour me porter à Delphes le jour de la fête d'Apollon. Olivier, ô insensé, je ne connais pas le mal, j'ignore la route que suit le porteur de civière; car je suis pur. Les hommes ne me foulent pas aux pieds; car je suis saint. Toi, quand il faut brûler un cadavre ou l'ensevelir, on fait des couronnes avec tes feuilles et on dispose tes

branchages sous les flancs du mort. » Ainsi se glorifiait le laurier; mais l'arbre d'où vient l'huile se défendit tranquillement : « Imbécile, tu m'as reproché à la fin de ton discours — ce fut ton chant du cygne — ... ce qui m'honore le plus... C'est moi qui accompagne les guerriers qu'Arès priva de la lumière..., quand l'aïeule aux cheveux blancs ou le vieillard, vrai Tithônos¹²⁰, sont portés au tombeau par leurs enfants, je chemine avec eux et je jonche leur route... plus que toi-même à ceux qui te rapportent de Tempé. Et pour cette raison que tu as rapelée, et comme prix des Jeux, ne suis-je pas supérieur à toi? Et le concours d'Olympie n'a-t-il pas plus d'importance que celui de Delphes? Mais le mieux est de se taire. D'ailleurs ce n'est pas moi qui murmure douceurs ou méchancetés sur toi; ce sont ces oiseaux étrangers qui, là, dans le feuillage, babillent.

Qui créa le laurier? La terre... comme l'yeuse, le chêne, le cyprès, la forêt. Mais qui créa l'olivier? C'est Pallas, lors de sa querelle avec le dieu qui habite parmi les algues, lorsque, dans l'ancien temps, l'homme-serpent jugeait le débat de l'Attique¹²¹. Et d'un; le laurier a perdu. Des immortels, qui honore l'olivier, et qui le laurier? Le laurier, c'est Apollon; Pallas est l'ami de l'olivier, son œuvre. Allons! ils se valent : je ne veux pas décider des mérites des dieux. — Le fruit du laurier, à quoi sert-il? Il n'est bon ni à manger, ni à boire, ni comme onguent. Au contraire, celui de l'olivier, quel régal pour la bouche... Et de ceux; le laurier succombe encore.

Quel feuillage tendent les suppliants? Celui de l'olivier. Et de trois; voilà le laurier par terre. — Ah! les bavards, comme ils jament! Corneille impudente, ton bec ne te fait donc pas mal? — Et de quel arbre les Déliens gardent-ils pieusement la souche? De l'olivier, où s'abrita Létô...

Vers mutilés.

Ainsi parla l'olivier, et le laurier en conçut dans son cœur un plus dur chagrin...

Vers mutilés.

[Alors un arbrisseau], qui n'était pas loin, s'écria :
« Ne cesserons-nous pas cette querelle, malheureux ?
N'allons pas à cet excès de haine, ne nous dénigrons pas
les uns les autres... » Mais le laurier le regarda de l'air
d'un taureau farouche, et lui dit : « Méchante peste, com-
ment ? Toi, l'un des nôtres ? N'essaie pas de me calmer ;
ton voisinage me met hors de moi... »

La fin manque.

POÈMES LYRIQUES

SUR LA MORT D'ARSINOÉ

Que la divinité m'inspire; sans elle je ne saurais chanter.

.

Trois vers mutilés.

.

Jeune reine, déjà parmi les étoiles, près du Chariot.

.

Environ trente vers ou très mutilés ou qui manquent.

.

La première, elle en reçut l'indubitable nouvelle. La fumée, indice du bûcher, et que les vents poussaient devant eux en fort tourbillon... et au travers de la mer de Thrace, Philôtera l'aperçut. Elle venait de quitter la Sicile et Enna et ses pieds foulaient les collines de Lemnos; car Déô était absente¹²². Ignorant ton sort, ô reine ravie par les dieux, elle dit... « Monte, Charis¹²³, sur la plus haute cime de l'Athos, et regarde d'où viennent ces lueurs, ces flammes; quelle est la ville qui périt et que consume l'incendie. J'ai peur, allons, vole. Le vent qui éclaircit l'atmosphère te découvrira les choses. Pourvu qu'il ne soit pas arrivé quelque malheur à ma Libye! » Ainsi parla la déesse; et Charis s'envola sur son observatoire neigeux qu'on dit le moins éloigné de l'Ourse; elle regarda vers la rive fameuse du Phare; le cœur lui défaillit, elle s'écria : « Certes, c'est un grand malheur que ces fumées venant de notre ville apportent avec elles...

Huit vers mutilés.

.

Et Charis alors fit entendre cette terrible parole :
« Non, ce n'est pas pour une terre qu'il te faut pleurer,
ce n'est pas Pharos qui brûle... non... une triste rumeur
arrive à mes oreilles; des lamentations remplissent votre
ville; et ce n'est pas pour une créature de peu que se
désole le pays; non, c'est quelqu'un de grand que la
Parque a dompté; c'est ta propre sœur qui est morte et
qu'on pleure; toutes les cités ont pris la noire couleur
du deuil; le pouvoir de nos [princes].

HYMNE A ZEUS

1. Région de l'Arcadie.
2. Les habitants de la terre d'Apis, roi d'Argos : nom ancien des Péloponnésiens, particulièrement des Arcadiens.
Ilithye était la déesse des accouchements.
3. Les rivières nommées dans ce passage sont des rivières d'Arcadie. Callimaque était l'auteur d'un ouvrage « sur les fleuves » qui ne nous est pas parvenu, ainsi que d'une « Arcadie » qui a eu le même sort. Il est souvent question de l'Arcadie et de ses légendes chez Callimaque.
4. Néda, fleuve d'Elide. — L'Ourse est une nymphe d'Arcadie.
5. Thènes, Cnosse : villes de Crète. — Les Cydoniens : les Crétois.
— *ὄμφαλος* ; signifie nombril.
6. Les Corybantes : prêtres de Cybèle, en Phrygie, qui célébraient leurs mystères avec des danses et des chants frénétiques.
— Les Mélies, nymphes nées de la terre fécondée par le sang d'Ouranos.
Dicté : montagne de Crète.
7. Panacra signifie littéralement la montagne tout à fait haute.
L'abeille Panacris c'est donc l'abeille des « hauts lieux ».

HYMNE A APOLLON

8. Cri de joie en l'honneur d'Apollon surnommé Péan, c'est-à-dire le dieu médecin.
« La Pierre qui pleure », c'est Niobé, métamorphosée par Apollon et Artémis en une roche d'où coulaient des larmes.
9. Amphrysos : fleuve de Thessalie.
10. Nom ancien de Délos.
11. C'est-à-dire Philadelphie et Evergète, rois d'Egypte et souverains du poète.
12. Les guerriers Doriens. — Kyré, fontaine de Libye où fut bâtie Cyrène. — Azilis, ville de Libye.
13. Autre nom de Déméter.

HYMNE A ARTÉMIS

14. L'Amnisos est un fleuve de Crète.
15. Massif montagneux de la partie occidentale de l'île.

16. Kairatos : fleuve de Cnosse. — Théthys : mère des Océanides.
17. Trinacrie : la Sicile. — Cynos : la Corse.
18. Race de chiens de chasse, très appréciée en Laconie.
19. Affluent de l'Alphée.
20. Géant qui avait tenté de faire violence à Létô.
21. Héraclès.
22. On croyait en effet que l'Inopos, rivière de Dèlos, communiquait avec le Nil par-dessous la mer.
23. Limnai et Pitane en Laconie.
24. Bourg de l'Attique.
25. C'est par confusion avec le promontoire de Dictynnaion que Callimaque situe Dicté au bord de la mer. En réalité Dicté se trouve dans les terres.
26. C'est un des noms d'Artémis.
27. Héros éponymes d'Iolcos, ville de Thessalie.
28. Procris.
29. C'est la fameuse Atalante, vaincue à la course par Hippomène, malgré son agilité, grâce aux trois pommes d'or dont Aphrodite avait fait don à celui-ci. Épouse de Méléagre, lequel tua le sanglier de Calydon en Étolie.
30. Hylaios et Rhacos sont deux Centaures.
31. Nélée, fils du roi d'Athènes Codros, passait pour le fondateur de Milet. — Le Chésion est un promontoire, et l'Imbrasos un fleuve.
32. D'après une légende, Hélène était la fille de Némésis, déesse de Rhamnonte en Attique.
33. Ce passage fait allusion à un événement inconnu.
34. Le Bosphore. — La fille d'Inachos : Io.
35. En Thessalie.
36. On trouvera des détails sur la légende d'Oïneus dans l'*Iliade*, ch. IX, v. 529 et suiv.; sur celle d'Agamemnon et d'Artémis, voir l'*Electre* de Sophocle, v. 566 et suiv. Quant à Otos et Oarion, Arémis les perça de ses flèches pour se défendre contre leurs violences.

HYMNE A DÉLOS

37. En Pierie, lieu consacré aux Muses.
38. L'Eubée.
39. Chypre.
40. Poseïdon, dieu de la mer, est aussi le dieu « qui ébranle la terre ». Les Grecs lui attribuaient les tremblements de terre,

l'éboulement des montagnes, l'apparition des îles nouvelles. — Les Telchines : êtres démoniaques, méchants et envieux, sorte d'enchanteurs dont la patrie était Rhodes.

41. Asteria, en grec « l'île étoile » et Dèlos « l'île visible ».
42. Ce Xanthos est inconnu. — Ephyra : ancien nom de Corinthe.
43. Fils de Poseïdon ou de Zeus et roi des Lélèges, peuple de Samos.
44. Promontoire de la côte d'Ionie, au sud de Chios. — La fille de Thaumatos est Iris.
45. Fille du roi de Tégée, Aléos. Elle accoucha de Téléphe sur le Parthénion, montagne d'Arcadie.
46. Phénéas, héros fondateur de la ville de Phénéas en Arcadie.
47. L'Inachos coule à Argos. L'Aonie est un autre nom de la Béotie; Dirke et Strophie sont des sources du pays thébain, filles du fleuve Isménos. — Zeus avait ravi la fille du fleuve Asopos. Celui-ci poursuivit le ravisseur et fut foudroyé.
48. Ce sont les enfants de Niobé.
49. Héliké : ville d'Achaïe où s'élevait un temple de Poseïdon Hélikonios — Oïkeus : personnage inconnu — L'Anauros : torrent du Pélion.
50. Philira : fille d'Océanos et mère du centaure Chiron.
51. Létô : la fille du Titan Coïos.
52. Les Échinades : îles voisines de la côte d'Arcadie.
53. Mérops : roi de l'île de Cos; — Chalciope est la fille d'un roi de Cos.
54. C'est Ptolémée Philadelphie, qui était né à Cos.
55. Apollon prophétise dans ce passage l'invasion de la Grèce par les Gaulois, leur défaite près de Delphes, leur passage en Égypte comme mercenaires, leur révolte et le châtiment terrible qu'ils subirent.
56. Le cap Géreste : promontoire sud-est de l'île d'Eubée.
57. 7 est le nombre d'Apollon; il était né un 7 : c'est le dieu « Septime ». (Eschyle, *Sept contre Thèbes*.)
58. A Dèlos dans le culte d'Apollon le chant d'Ilihye était réellement exécuté par un chœur de jeunes filles.
59. La Grande Déesse : Gaia, la Terre.
60. Cerchnis et Léchaon étaient les ports de Corinthe.
61. Ce bassin de bronze est le lèbès que les prêtres de Dodone faisaient résonner pour en interpréter les sons.
62. C'est le navire envoyé chaque année par les Athéniens à Dèlos. (Cf. début du *Phédon*.)

POUR LE BAIN DE PALLAS

63. C'est le jugement de Pâris.
64. Le diaule était la course de l'aller et retour dans le stade. Le parcours était d'environ 380 mètres.
65. Les Dioscures, Castor et Pollux.
66. Les Arestorides, ce sont les Argiens; Argos, héros éponyme de la ville était fils d'Arestor. Eumédès et le mont Créion ne sont pas connus.
67. Ces villes de Béotie rendaient un culte à Athèna, particulièrement Coronée, qui avait un temple d'Athèna Itonias; le nom même du fleuve Couralion semble en rapport avec la déesse vierge. (Coura ou cōra la Vierge). La source Hippocrène était sur l'Hélicon.
68. C'est Autoon, mère d'Actéon, lequel fut dévoré par les chiens d'Artémis. Mais les textes et les monuments antérieurs à Callimaque donnent à la colère de la déesse d'autres raisons.
69. Cf. *Odyssée* X, v. 490 et suiv.

HYMNE A DÉMÉTER

70. Ce passage se réfère à deux croyances, l'une qu'il était dangereux de regarder d'en haut la statue d'un dieu ou les objets de son culte, l'autre que la salive, surtout celle de l'homme à jeun, avait des propriétés bienfaisantes. Mais c'est vainement que le non initié cracherait même d'une bouche à jeun, s'il encourrait la colère de la déesse.
71. Dans les autres textes relatifs à Déméter, c'est Iambe et Baubo qui donnent à boire à la déesse.
72. L'Achéloos, fleuve de l'Acarnanie. Le puits Callichore était à Eleusis.
73. Dôtion, en Thessalie. Déméter y avait un sanctuaire. Triopas, roi du pays, étant allé s'établir en Carie y avait élevé un temple à la déesse, près de Cnide.
74. La croyance à la Némésis devient particulièrement importante dans l'âge hellénistique. Voici ce qu'en dit Decharme dans sa *Mythologie de la Grèce antique* p. 302-303.
« Depuis Homère jusqu'à Hérodote, Némésis n'a pas été une déesse; elle n'a été qu'un sentiment moral. Ce sentiment, qui a tenu une grande place dans la vie morale et religieuse des Grecs, dépend d'une des traditions fondamentales de leur théologie : celle de la répartition primitive des biens du monde. Dans cette répartition, en dépit des efforts de Prométhée pour tromper Jupiter, la meilleure et la plus large part a été attribuée aux

dieux : le lot des hommes a été composé d'une grande somme de misères et d'un faible mélange de biens. Tandis que la félicité et la puissance divines se meuvent dans une sphère presque infinie, l'activité humaine est enfermée dans un domaine restreint que les dieux eux-mêmes ont limité. Partout autour d'eux les mortels rencontrent des bornes et des barrières qu'il leur est interdit de franchir. L'une de ces barrières est celle de la loi morale : quiconque la transgresse, résiste à la volonté des dieux et commet une sorte de sacrilège. Cette résistance était considérée par les Grecs surtout comme un excès (ὑπερ). Or, c'est cet excès que réprouvait d'abord le sentiment de la *némésis* : « Chez l'homme, dit M. Tournier la *némésis* peut être définie le sentiment de la désapprobation à tous les degrés, depuis l'indignation excitée par le crime jusqu'au murmure de défaveur par lequel nous blâmons intérieurement les fautes légères. On s'y expose également en contrevenant aux règles du devoir ou à celles de la bienséance, en manquant aux égards réclamés par l'âge, le rang, le malheur, l'hospitalité, les titres de père et de mère, comme en s'écartant, par des paroles présomptueuses, de la condescendance due à l'amour-propre de ceux dont on est écouté. Tout excès, toute disproportion, toute irrégularité lui donne l'éveil. » Chez la divinité, la *némésis* peut être également excitée par les infractions humaines à la loi morale, mais elle a souvent une autre cause. Le spectacle d'une prospérité et d'un bonheur sans bornes suffit à la faire naître. Elle devient alors une jalousie, qui, dans l'âme des dieux a les mêmes caractères que cette passion dans l'âme humaine. Tout homme puissant et fortuné est, aux yeux des dieux, non pas seulement un sacrilège qui empiète sur leur domaine : c'est un rival dont l'élévation semble menacer leur supériorité. Ce rival qui les offusque, ils travaillent à le perdre; un jour ou l'autre, ils confondront son orgueil et renverseront, d'un coup violent, l'édifice de sa fortune. »

75. Orménos, héros éponyme de la ville d'Orménion en Thessalie. Itonos, Crannôn et la montagne de l'Othrys sont aussi en Thessalie. Le Mimas est une montagne de la côte ionienne d'Asie-Mineure.

ÉPIGRAMMES

76. Atarnes est située sur la côte éolienne d'Asie Mineure — Mitylène est une ville de Lesbos — Pittacos est un des Sept Sages.
77. Le Zéphyrion : promontoire de la côte d'Égypte, à l'est d'Alexandrie. On y voyait un temple d'Aphrodite et d'Arsinoé Philadelphie, confondues non seulement dans la même adoration, mais dans une seule personne.
78. C'est le poète Créophylos, auteur de la *Prise d'Oichalia*. Eurytos est le roi de cette ville légendaire.

79. Poète alexandrin, auteur d'épigrammes.
 80. Probablement une monnaie de Pella en Macédoine, avec une effigie de bœuf.
 81. Épitaphe fictive du père de Callimaque. Le grand-père du poète avait été stratège et s'appelait Callimaque comme lui.
 82. M. Legrand suppose que le nom d'Astacidès recouvre celui de l'épigrammatiste Léonidas de Tarente.
 83. Le texte et le sens sont incertains.
 84. Aratos de Soles : poète alexandrin, auteur des *Phénomènes*, Ronsard commence ainsi l'ode XVIII du Livre II, *A son laquais*.

*J'ai l'esprit tout ennuyé
 D'avoir trop étudié
 Les Phénomènes d'Arate.*

85. Sans doute les longs poèmes sans poésie des successeurs d'Homère.
 86. Le poète joue sur le mot Achéloos, nom d'un fleuve, qui signifie parfois, et notamment ici, l'eau, par opposition au vin avec quoi on faisait la libation. D'autre part le personnage désigné sous ce nom est insensible à la beauté de Dioclès.
 87. Héraclès.
 88. Épithète fictive de Callimaque.
 89. En Crète.
 90. Dieux de Samothrace. La déesse de Dindymon est Cybèle.
 91. Deux mois du calendrier alexandrin, qui correspondent à peu près à juillet et à août.
 92. Callimaque joue sur les mots qui en grec signifient la salière et le sel : celui-ci désigne également la mer.
 93. Il s'agit d'un masque de Dionysos, dédié aux Muses, dans une école.
 94. C'est encore un masque de théâtre qui parle.
 95. La Bérénice dont il est ici question est la femme de Ptolémée Evergète. C'est la dédicace d'une statue la représentant.
 96. Ville d'Égypte qui possédait un temple de Sérapis.
 97. Épigramme de sens très obscur.
 98. Ainos, en Thrace, produisait un vin excellent.
 99. Il s'agit du centaure Eurytion, qui s'enivra aux noces d'Hippodamie, porta la main sur la jeune fille et fut tué par les Lapithes.
 100. Ortygie : ancien nom de Délos. Le Cynthe est une montagne de cette île.
 101. Mōmos : dieu de la raillerie. Cronos : surnom du philo-

sophe mégarique Diodôros, auteur d'un argument célèbre, connu sous le nom du triomphateur et dirigé contre la philosophie d'Aristote.

102. C'est Simonide de Céos et l'inscription est celle de son tombeau de Syracuse, détruit par un général d'Agrigente.

LES CAUSES

ACONTIOS ET CYDIPPÉ.

103. Probablement les mystères d'Éleusis.
 104. Il s'agit de l'épilepsie et d'un exorcisme.
 105. Roi des Cimmériens. L'Amyclaion est le temple d'Amyclées, en Laconie.
 106. Zeus pluvieux.

LE BANQUET CHEZ POLLIS.

107. L'ouverture des Jarres et la Fête des Conges étaient les deux premières journées des Anthestéries, fête d'Athènes.

LES FONDATEURS DE ZANKLE.

108. Gélas et Minoa sont des villes de Sicile.
 109. Minos.
 110. Léontini et Adranos sont aussi en Sicile.
 111. Mégara Hyblæa. L'Eubée dont il est question ici est comme Mégara Hyblæa une ville de Sicile.
 112. C'est Aphrodite honorée à Eryx.

HÉRACLÈS ET THÉIODAMAS

112 bis. Entendez : pas du tout. Les Selles sont les prêtres du Zeus de Dodone, dans la lointaine Epire.

HÉCALÉ

113. C'est l'histoire d'Érichonios, racontée par une corneille.
 114. Cécrops. Il s'agit de la querelle d'Athènes et de Poseidon, se disputant l'Attique.

ÉLÉGIES

LA CHEVELURE DE BÉRÉNICE.

115. C'est la couronne d'Ariane. Nous connaissons déjà le sujet de cette élégie par le poème de Catulle. Le papyrus Vitelli nous a rendu deux fragments de l'original.

IAMBES

LA COUPE DE BATHYCLES.

116. Pour Hipponax voir notre notice sur Hérondas. Boupalos : sculpteur, raillé par Hipponax.

117. Expression qui signifie ne pas avoir le profit de ce que l'on dépense. Il y avait une telle presse aux sacrifices de Delphes que celui qui sacrifiait ne recevait même pas ce qui devait lui revenir de la victime.

118. Près de Milet. Il y avait dans cette ville un temple et un oracle d'Apollon.

119. Euphorbos le Phrygien est d'abord un personnage de l'*Iliade*. Mais Pythagore ayant prétendu que ce héros revivait en lui, c'est de Pythagore qu'il s'agit ici.

LE DÉBAT DU LAURIER ET DE L'OLIVIER.

120. La déesse Éos avait aimé Tithônos et avait obtenu de Zeus qu'il fût immortel, sans songer à lui faire rendre la jeunesse. Le malheureux était tombé dans une extraordinaire décrépitude.

121. La querelle pour la possession de l'Attique.

POÈMES LYRIQUES

122. Enna, en Sicile, ville aimée de Déméter.

Lemnos, île d'Héphaistos.

123. Épouse d'Héphaistos. Selon la tradition la plus répandue l'épouse d'Héphaistos était Aphrodite.